This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

A97-5E2

200 F

MES MOMENTS HEUREUX

ŒUVRES DE Mme D'ÉPINAY

(Tome II)

MES

MOMENTS HEUREUX

RÉIMPRIMÉ

Sur l'édition de Genève, 1759

A PARIS

CHEZ A. SAUTON, ÉDITEUR

Rue des Saints-Pères, 8, *au premier*

M DCCC LXIX

A MON BONNET

Sévérité, justice et indulgence sont des qualités sans lesquelles il n'y a point de véritable ami; je les ai toujours trouvées en vous, ô mon Bonnet, et c'est en reconnaissance des services que vous m'avez rendus que je vous dédie aujourd'hui le fruit d'une solitude délicieuse et des jours heureux que vous m'avez fait passer.

Puis-je, en effet, me rappeler sans

attendrissement l'art avec lequel vous me la rendiez chaque jour plus agréable par la diversité de vos réflexions? Combien de fois ne me suis-je pas repentie de ne vous avoir point consulté, ou d'avoir fait semblant de ne vous pas entendre? Par une défiance injuste à laquelle, pauvre Bonnet, vous n'aviez jamais donné lieu, je rejetais vos avis salutaires pour en suivre d'autres, presque toujours dictés par des intérêts qui n'étaient pas les miens. Avouerai-je tout? Oui, sans doute, c'est la réparation que je vous dois, et après laquelle je jure de n'écouter jamais que vous.

Un être, ami de la sagesse et de la

vérité, vous aperçut un jour, malgré les efforts que je faisais sans cesse pour vous empêcher de paraître : tel était mon aveuglement ! Il conçut de vous bonne opinion ; il m'en parla. Je souris, je crois, d'un air assez méprisant ; il prit mieux son temps, et profita d'un service important que vous veniez de me rendre, presque à mon insu, pour me faire sentir tout ce que vous valiez. Il fit ce que l'expérience même n'avait pu faire : il me dessilla les yeux.

La force de la vérité, mon Bonnet, m'oblige encore d'ajouter, n'en déplaise à votre modestie, que je ne suis heureuse que depuis l'instant que j'ai

commencé à vous rendre justice. Quelque frivoles que soient en apparence la plupart des morceaux renfermés dans ce Recueil, j'ose vous en faire l'hommage. Ce sont des écarts que vous m'avez permis; ce sont les délassements d'une méditation plus sérieuse où vous m'avez souvent fixée des heures entières.

Vous avez guidé ma plume; guidez aussi le sentiment de mes amis, auxquels seuls j'abandonne la lecture de ce que j'appelle Mes Moments heureux.

MON PORTRAIT

MON PORTRAIT

En mars 1756.

Je vais me montrer telle que je suis. Je commencerai par le côté qui plaira le plus à mon sexe : j'ai trente ans. Je ne suis point jolie ; je ne suis cependant pas laide. Je suis petite, maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur ; noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille. Mon esprit est lent, juste, réfléchi et sans suite. J'ai dans l'âme de la

vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité.

Je suis vraie sans être franche. La timidité m'a souvent donné les apparences de la dissimulation et de la fausseté; mais j'ai toujours eu le courage d'avouer ma faiblesse pour détruire le soupçon d'un vice que je n'avais pas.

J'ai de la finesse pour arriver à mon but et pour écarter les obstacles; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres.

Je suis née tendre et sensible, confiante et point coquette.

J'aime la retraite, la vie simple et privée; cependant j'en ai presque toujours mené une contraire à mon goût, ma timidité ayant souvent fait de mes amis des tyrans, et mon caractère léger

et confiant m'ayant empêchée longtemps de m'en apercevoir.

Je suis très-ignorante. Toute mon éducation s'est bornée à cultiver des talents agréables et à me rendre habile dans l'art de faire des sophismes. Il faut que j'aie l'âme bien honnête et un assez grand fonds d'esprit pour n'être pas un fort mauvais sujet et pour ne pas paraître une assez sotte enfant.

Une mauvaise santé et des chagrins vifs et répétés ont déterminé au sérieux mon caractère, naturellement très-gai.

A tout prendre, je m'aimerais assez comme je suis, si je n'avais été souvent malheureuse par ma faute. Je croyais toutes les âmes honnêtes; je me livrais à la confiance, à l'amitié, et je ne concevais pas qu'on pût abuser de ma

bonne foi. Quand je ne pouvais plus me le dissimuler, j'en étais affligée pour l'humanité, médiocrement pour moi, et le chagrin en durait peu : ce qui tient cependant plus à mon caractère qu'à mon âme.

La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse : on a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive et quelquefois par l'honneur.

Je suis beaucoup plus affectée du bien que du mal. Ceux qui m'ont donné le plus sujet de les haïr ne m'occupent point. Leur présence me gêne, mais je ne leur veux point de mal. Je suis facile à vivre. Je ne suis

point exigeante. La tranquillité suffit presque à mon bonheur. Je suis heureuse de tout le mal qu'on ne me fait pas.

J'aime mes amis pour eux et mes enfants pour moi. La boussole de mes sentiments à l'égard des derniers est jusqu'à présent la satisfaction qu'ils me donnent.

Je ne médis jamais de personne, pas même pour ma défense; mais je n'ai pas toujours eu le courage de faire taire les médisants.

Tous mes amis ont eu droit à mon secret, mais j'ai toujours été impénétrable sur celui des autres, moins par discrétion naturelle que par respect pour le dépôt confié.

Il n'y a guère qu'un an que je commence à me bien connaître.

Le peu de suite que j'ai dans le caractère a retardé l'utilité que je me promettais de mes découvertes. Les premiers pas cependant étaient les plus difficiles; je les dois à l'amour-propre. Il était le principe de ma timidité; il sert aujourd'hui à me garantir de ses inconvénients en se révoltant contre elle. Il m'a délivré de la tyrannie, et sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, il me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite.

LETTRE

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE M...

En 1747.

Le plus grand écueil pour l'amitié, ma chère amie, est de donner des conseils. Vous m'en demandez, et quoique je vous connaisse toutes les qualités nécessaires pour en recevoir, je tremble d'abuser de la loi que vous venez de me prescrire.

Je suis sans doute dans le cas de profiter moi-même du modèle de con-

duite que je vais vous présenter. N'imaginez pas que je sois assez sotte pour m'en imposer par le ton que je vais prendre. Je sens tous les jours combien j'ai besoin d'indulgence. J'écoute tous les conseils qu'on veut bien me donner, et je m'étudie à distinguer les moins intéressés et les plus utiles.

J'ai réfléchi sur votre situation : elle est délicate et pénible. Toujours entre votre belle-mère et votre mari, l'alternative est embarrassante ; mais quand on a comme vous de la droiture et de bonnes intentions, il n'est pas impossible de se procurer, malgré tous les obstacles, une vie agréable ou du moins tranquille. Votre mari n'est pas aussi difficile à vivre que vous l'imaginez. Il n'est exigeant que parce qu'il vous

aime. Convenez avec moi que, quoique votre conduite soit sans reproche, elle est souvent mal entendue, et autorise par là cette jalousie qui vous gêne. Vous êtes obligée par état d'avoir une maison ouverte; vous avez un bon cuisinier; vous jouez gros jeu et vous perdez souvent; vous avez de l'esprit, des grâces et une jolie figure : en voilà plus qu'il ne faut pour vous attirer du monde de toute espèce; parmi ce monde il se trouve beaucoup de jeunes gens : pourquoi être avec tous comme vous seriez avec votre ami particulier? Il y a, ce me semble, une façon de recevoir qui, sans être familière, serait aussi affable et plus décente. Qu'un jeune homme qui vous aura entendue parler légèrement au milieu de trente

étourdis comme lui se trouve ensuite tête à tête avec vous, son ton en sera bien plus libre que s'il vous eût vue plus réservée et parlant à chacun tour à tour de ce qui peut l'intéresser : c'est à quoi nous sommes réduites lorsque notre état nous oblige de représenter. Il est une sorte de politesse générale et froide dictée par l'usage et, si vous voulez, par l'ennui, mais qui est admirable pour ranger chaque homme à sa place et pour les tenir tous à une juste distance de nous. Il vous arrivera de vous permettre par légèreté une plaisanterie que vous croirez sans conséquence, elle vous attirera une réponse qui vous obligera de prendre votre sérieux; en voulant en imposer, vous passerez dans l'esprit de ces jeunes

gens pour pédante ou capricieuse, et votre mari, qui est instruit de toutes vos démarches et de vos moindres propos, s'imaginera vous faire grâce en ne vous croyant qu'étourdie et coquette.

Une chose encore à laquelle vous ne sauriez trop prendre garde, c'est de ne vous pas jeter à la tête de ceux que vous ne connaissez pas. Je vous ai vue souvent prodiguer votre estime, quelquefois votre confiance, à des hommes fort médiocres, et, par trop de candeur, soumettre votre jugement à beaucoup de gens qui n'en avaient guère.

Il y a, je le sais, des personnes à qui l'on doit des égards; leur état et leur mérite peuvent en exiger également;

mais comme la dernière espèce surtout est fort rare, il s'agit de choisir, et ce n'est pas une petite affaire. Votre réserve vous exposera peut-être à la prévention et à la jalousie des sots, mais c'est un inconvénient qu'il ne faut point redouter et qui ne mérite pas notre attention, car, dans l'embarras du choix, il vaudrait encore mieux les avoir pour censeurs que pour partisans.

Méfiez-vous des femmes en général, et en particulier de celles qui vous entourent : vous connaissez leur but. Quoiqu'il soit le même, elles emploient chacune des moyens différents pour y arriver. Prenez garde de vous laisser engouer par la flatterie des unes ou aigrir par les propos des autres. En

général, toute prévention est à craindre. Mlle de M..., dont vous faites tant de cas aujourd'hui, est la même qui conseilla votre mari il y a trois mois. C'est le malheur des personnes qui ont une aussi belle âme que la vôtre, de ne point imaginer de trahison cachée sous les apparences de l'amitié; mais telle qui vous paraîtra la plus zélée pour vos intérêts sera peut-être la première à vous faire repentir de votre franchise. Ceci n'est qu'un tableau général de ce qui se passe chez vous; je ne prétends point vous inspirer des soupçons et de la défiance, et parmi ceux que vous voyez j'ai cru démêler d'excellents caractères.

Cette bonne foi qui vous rend si estimable aux yeux des honnêtes gens

ne laisse pas quelquefois d'avoir ses inconvénients. Non-seulement elle vous fait croire toutes les histoires qu'on vous débite, mais elle vous les fait souvent répéter et vous attire par là une réputation de méchanceté que vous ne voulez point mériter. Vous l'avez cependant. Beaucoup de gens vous craignent, c'est-à-dire que vous avez beaucoup à craindre d'eux. Eh! que nous font les affaires d'autrui? Pourquoi nous en embarrasser? Faut-il donc, pour être heureux, blâmer les autres ou rire à leurs dépens? Comment, m'allez-vous dire, empêcher les gens de parler quand ils viennent nous conter des histoires? Croyez, ma chère amie, qu'ils ne vous les disent que parce qu'ils savent que cela vous amuse.

Il y a une façon d'écouter qui déconcerte prodigieusement les conteurs, surtout les agréables ; et soyez sûre que les hommes en général ont le tact trop fin pour nous entretenir de choses qui nous déplaisent réellement.

Avec la façon de penser que vous connaissez à votre mari, je suis étonnée que vous soyez quelquefois aussi libre dans vos propos, et que vous vous prêtiez même jusqu'à la polissonnerie. La liberté de la campagne que vous m'alléguiez l'autre jour n'est point une excuse raisonnable. Une femme est toujours femme. Modeste par état, la retenue doit la suivre partout, et lorsqu'elle est avec des hommes, elle a des motifs bien plus forts pour se respecter. Je ne veux point par là vous dire

qu'il faille renoncer à toutes sortes d'amusements ou de plaisanterie, mais je crois qu'il en est auxquels on ne doit point se prêter. Vous êtes trop bien née et vous avez trop d'esprit pour ne point sentir les nuances qui séparent la véritable décence d'une pruderie affectée.

Je ne vous pardonne pas la confiance aveugle que vous avez en votre femme de chambre. Je la suppose d'un caractère unique et je vous blâme encore de lui parler de vos peines. Ne voyez-vous pas que vous vous mettez dans le cas de dépendre d'elle? Cet ascendant que vous lui laissez prendre vous rendra bientôt son esclave. Déjà vous n'oseriez plus vous en défaire (vous en convenez vous-même) sans le

consentement de votre mari. Vous ne pouvez vous dissimuler qu'elle n'ait beaucoup de crédit sur son esprit; c'est donc une grande imprudence de votre part que de vous livrer à ses conseils. On passe quelquefois sa vie à chercher dans le monde un ami digne de confiance; on voit tous les jours même des gens de mérite abuser de ce titre par étourderie et par légèreté; et vous voulez trouver de l'amitié et de la sûreté dans une classe où l'on ignore jusqu'au nom de principes! L'intérêt de ces sortes de gens est de servir et de nuire tour à tour, et leur seul but en vous flattant est de fonder leur autorité et leur fortune sur votre dépendance.

Je ne vous cacherai point que je

vous ai remarqué souvent beaucoup d'humeur. Si votre situation vous en donne, votre raison doit vous aider à la vaincre ou du moins à la cacher. Ce ne sera pas en brusquant votre mari, en lui répondant avec aigreur, en lui faisant de mauvaises plaisanteries, que vous le ramènerez à votre façon de penser. Représentez-lui avec douceur ce que vous avez à dire; s'il n'est point de votre avis, s'il s'obstine dans le sien, prenez le parti du silence. Voilà le cas où il faut céder, et où vous ne sauriez être trop complaisante; plus il vous verra d'attention à réprimer votre humeur, plus vous le rapprocherez de vous. Mais vous pourriez, je crois, sans lui manquer, obéir moins aveuglément dans d'autres occasions. Il y

a même telle désobéissance qui vous rendrait respectable à ses yeux, dût-elle vous attirer une querelle dans le moment. Par exemple, il vous défend de voir votre mère. Quelques torts qu'elle puisse avoir avec lui, vous devez représenter que ce n'est pas à vous à les ressentir, et, s'il persiste dans sa volonté, vous devez désobéir. Le public, sans entrer dans vos raisons, vous condamnera, si vous négligez votre mère; mais il ne vous reprochera jamais vos soins pour elle, et, s'il connaît votre situation, il vous en fera même un mérite, tant il est vrai qu'on a toujours raison de remplir ses devoirs.

Quant à l'intérieur de votre maison, à votre place, je ne me mêlerais jamais

des querelles qui surviennent entre votre mari et ses parents. Ils ne savent pas assez ce que vous valez pour avoir confiance en vous et pour faire cas de votre avis ; pourquoi le donneriez-vous ? cela ne sert qu'à vous aigrir les uns contre les autres. Les paroles piquantes viennent au secours des mauvaises raisons. Chacun finit par avoir tort ; mais le blâme en reste à ceux qui doivent céder et que leur raison devrait rendre supérieurs à ces misères.

En général, ma chère amie, je crois qu'il faut apporter une attention plus sévère à toutes vos démarches, même à celles qui vous paraissent les plus innocentes. Lorsqu'on est aussi sage et aussi sensée que vous, les choses indifférentes deviennent ordinairement les

plus décisives pour la réputation. Ce n'est pas dans les occasions importantes que vous courez risque de faire des fautes. Il faut donc réfléchir aux différentes interprétations que le public peut donner à nos discours et à nos actions, et surtout se vaincre sur l'envie de prêter des ridicules aux autres; il faut savoir se taire quand on n'a pas le courage d'excuser ceux qu'on aperçoit.

En tout, je parlerais peu, et, pour m'accoutumer à réfléchir, j'examinerais souvent en moi-même la suite et l'issue de telle conversation, l'effet qu'a produit telle démarche, les sources des tracasseries, les causes du bien et du mal dans la société, etc. Ces réflexions vous serviraient de guides pour l'ave-

nir. C'est aussi, je crois, le seul moyen que vous puissiez employer avec succès pour gagner la confiance de votre mari, et de là s'ensuivra cette liberté que vous désirez si ardemment. Elle ne viendra pas en un jour, je vous en avertis, mais il ne faut pas se rebuter. Le temps et votre sagesse vous rendront à la fin aussi heureuse que je le désire et que vous méritez de l'être. C'est en renonçant à mille frivolités, pour vous attacher à des occupations plus solides et plus dignes de vous, que vous commencerez l'ouvrage de votre bonheur, et j'ose dire du mien, si je suis assez heureuse pour y contribuer.

LETTRE

A M***.

En 1756.

Je croirais manquer à la confiance que vous m'avez marquée, monsieur, si je ne me pressais de vous faire part de mes réflexions sur la situation dans laquelle vous vous trouvez : j'en suis alarmée, et les deux mots que vous me dîtes l'autre jour en partant me font trembler pour vous. Vous êtes faible et timide! cela seul me décide sur le

parti que vous avez à prendre. Mais examinons tout.

La personne qu'on vous propose vous apporte six mille livres de rente; vos parents, si vous l'épousez, vous en donnent deux et font en cela tout ce qu'ils peuvent; quelques espérances vous font envisager un revenu de neuf mille livres. Vous comptez passer six mois à Paris et six à la campagne. Pour parvenir à vivre avec une fortune si modique, vous apporterez la plus grande économie, et nous supposons que votre femme sera d'accord avec vous sur cet important article. Malgré cela, par notre calcul, nous avons eu bien de la peine, s'il vous en souvient, à joindre les deux bouts de l'année. Or, en fait d'arrangement,

lorsque le calcul est difficile, l'exécution en devient impossible.

La charge qu'on projette de vous faire avoir est de celles qui ne conviennent qu'à un homme obscur et ignoré, et je doute que vos talents vous laissent dans la sphère étroite d'un trésorier de France. Un homme de lettres et de mérite, un cosmopolite, ne doit, ce me semble, posséder que des charges ou honorables par elles-mêmes, ou qu'il puisse honorer par le bien qu'il y sera à portée de faire. Jamais vous n'en trouverez l'occasion dans la trésorerie de France, et votre état deviendra pour vous infailliblement un objet de déplaisir.

Voilà cependant les beaux côtés de cette affaire; voyons le reste. Le ha-

sard, s'il vous sert bien, vous donnera une femme économe, douce, aimable, sensible, enfin faite exprès pour vous rendre heureux. Il faut, je l'avoue, avoir une haute idée de son étoile pour espérer de trouver tout cela dans une femme qu'on ne connaît point; mais, si elle est telle, je vous tiens pour perdu. Le défaut d'aisance dont vous ne pourrez la garantir deviendra pour vous un poison sûr et une source éternelle de peines et d'ennuis. Ce sera pour votre femme que vous souffrirez de la médiocrité de fortune qui ne vous affectait guère pour vous. Comment supporterez-vous l'idée de devoir à ce que vous avez de plus cher l'état et le bien que vous possédez, de ne pouvoir le reconnaître en allant sans cesse au

devant de ses désirs, et d'être continuellement exposé à lui refuser ce superflu devenu aujourd'hui si nécessaire, surtout dans l'état qu'on vous presse de prendre?

Vous qui connaissez Paris, aurez-vous bien le courage d'y vivre au milieu de l'opulence et du luxe, manquant avec votre femme de tous les agréments de la vie, et faisant des sacrifices éternels de vos goûts, des siens et de toutes ses fantaisies? Un homme sage se refuse aisément tout; un cœur sensible voudrait asservir la nature entière à l'objet de sa complaisance; moins votre femme exigera, plus vous voudrez faire pour elle. Enfin, je vous croirai deux anges, si vous vous bornez toujours à cette dispute de senti-

ments et si votre union n'est jamais troublée que par un excès de délicatesse. Mais, si cette douceur angélique s'épuise et que l'humeur et l'aigreur (maladies auxquelles nous autres femmes sommes assez sujettes) en prennent la place, vous êtes perdu sans ressource. Plus sensible qu'un autre, vous serez aussi plus malheureux.

Depuis que vous êtes votre maître, vous n'avez jamais joui d'un revenu assez considérable pour ne point sentir tous les inconvénients d'une fortune étroite ; je suis sûre cependant que vous n'en avez pas été malheureux. Ce sont des sentiments d'une autre nature qui ont décidé de votre bonheur. Restez donc comme vous êtes et ne vous abandonnez pas aux caprices des autres. Il

n'est permis d'affronter le mariage que quand on est philosophe, mais j'entends philosophe comme sir Charles; et alors cela devrait être défendu, parce qu'on est heureux tout seul.

Au surplus, votre sort sera-t-il le seul dont vous déciderez? N'aurez-vous point d'enfants? Si vous en avez, que deviendront-ils? Avec quoi les élèverez-vous? Quand ils le seront, comment les établirez-vous? Quel abîme de réflexions! Elles m'arrêtent tout court. Si l'on vous apportait une fortune assez considérable pour balancer tous ces inconvénients, je vous conseillerais encore d'y penser à deux fois avant que de prendre un parti, tant je crois difficile de rencontrer d'abord une bonne femme, et, parmi les bonnes

femmes, d'en trouver une qui soi digne de vous.

Si c'est par complaisance pour vos parents que vous consentez à vous marier, votre faute est bien plus grande. Ils ne doivent désirer le succès de cette affaire qu'autant qu'elle peut assurer votre bonheur; et, lorsqu'il devient douteux, ils doivent être les premiers à s'opposer à de tels projets. S'ils étaient capables de vous en vouloir pour un refus aussi bien fondé, ce serait une preuve évidente que la raison n'a point de droit sur eux; et alors vous auriez beau céder sur cet article, vous n'en seriez pas moins exposé à encourir leur disgrâce dans d'autres occasions; car le moyen de satisfaire celui qui n'écoute pas la raison? Au

reste, lorsque par déférence pour eux vous aurez consenti à vous rendre malheureux, quelle ressource en espérez-vous à votre tour? Ne pouvant plus rien changer à votre sort, s'ils ont la bonté de vous plaindre, ils auront rempli leurs devoirs de parents et d'amis; mais vous resterez puni d'avoir manqué au vôtre. Il n'est, en vérité, point permis de se laisser décider par des considérations étrangères sur une démarche de laquelle dépend sans retour le bonheur ou le malheur de votre vie.

Je pousse peut-être mon zèle trop loin, l'intérêt que je prends à vous me l'inspire. D'ailleurs, vous m'avez autorisée à vous dire tout ce que je pense, d'autant plus librement que je

crois me rencontrer avec vous. Il ne s'agit donc, monsieur, que de vous affermir dans votre refus et de vous avertir que votre malheur paraît inséparable de la conclusion de cette affaire.

Il n'y a que les étourdis qui puissent faire des fautes impunément ; la légèreté qui les fait commettre empêche aussi d'en ressentir les suites ordinairement cruelles. Mais un homme sensible et sage ne s'en tire pas à si bon marché, et dans l'état où sont les choses il est bien heureux quand, seul et sans compagne, il peut éviter les malheurs d'une vie trop souvent hérissée de peines.

LETTRE

A LA GOUVERNANTE DE MA FILLE.

En 1756.

Les avis que j'ai à vous donner sur l'éducation de ma fille, d'après une longue étude de son caractère, ne sont pas, mademoiselle, l'affaire d'une lettre ni d'une conversation. Je me bornerai donc à quelques règles générales que je vous prie de bien observer, me réservant de causer avec vous sur les cas particuliers à mesure qu'ils se présen-

teront. Je veux que ma fille se lève tous les jours à huit heures, qu'elle fasse aussitôt ses prières ordinaires du matin, auxquelles vous joindrez celles que je vous donnerai pour elle. Elle déjeûnera ensuite et fera sa toilette. Le tout doit être fini au plus tard à dix heures. Dès qu'elle sera habillée, elle lira pendant une demi-heure, soit l'explication de l'Épître et de l'Évangile, soit quelque autre morceau de morale chrétienne. Vous lui permettrez de l'interrompre tant qu'elle voudra, surtout si c'est par des questions ou des observations relatives à la lecture. Si, au contraire, elle s'interrompt par l'ennui que lui cause cette occupation, il faudra tâcher de la ramener avec beaucoup d'amitié. Faites-lui sentir que

chaque chose doit avoir son temps; que, comme elle trouverait fort déplacé, quand elle est occupée de sa poupée, qu'on l'interrompît par des questions sérieuses, de même elle serait très-répréhensible de chercher des amusements lorsqu'elle est occupée de ses devoirs. Si vous ne pouvez la fixer par ce raisonnement, il ne faut point lui faire quitter le livre; cela doit être regardé comme une punition et réservé pour la dernière extrémité. Ayez plutôt soin, sans qu'elle s'en aperçoive, de vous prêter à ses distractions, soit par quelques questions sur la lecture même, soit en lui contant quelques faits qui y aient rapport, afin de lui ôter l'ennui et l'uniformité de ses leçons, et surtout l'occasion de se livrer à l'entêtement et

à l'humeur. Si aucun de ces moyens ne réussit, gardez-vous de la gronder; car sans compter que cela aurait un effet tout à fait contraire à nos vues, c'est que cela n'en vaut pas la peine, et qu'une fille a du temps de reste pour apprendre.

A cette lecture d'une demi-heure il faudra consacrer une heure entière, tant pour les interruptions que pour la laisser reposer et la mettre en état de commencer à onze heures à écrire une ou deux pages de suite, suivant la grandeur du papier.

Dans l'intervalle qui peut rester jusqu'au dîner, il faudra la promener quand le temps le permet. Là, tout en causant, tâchez d'exciter et d'entretenir en elle cette curiosité qui est si na-

turelle aux enfants et qui leur apprend plus, si on sait la mettre à profit, que tous les maîtres ensemble. Pour cela, il faut lui faire des questions à propos, et lui donner occasion d'en faire à son tour. Il ne faut pas la blâmer quand elle dit une chose fausse, mais sans pédanterie la convaincre du contraire par le raisonnement, par l'évidence, et non par les préceptes et les maximes. C'est surtout aux yeux des enfants qu'il faut parler plus qu'à leur esprit. Apprenez-lui à admirer les beautés de la nature, à voir travailler les insectes, par exemple : les petites choses sont plus à la portée des enfants. Qu'elle s'accoutume à être attentive à ces sortes d'objets si dignes d'être admirés et si négligés dans l'éducation ordinaire ;

qu'elle soit sensible au plaisir de secourir un animal qui souffre. Ce sera en la rapprochant d'elle-même par la réflexion, en lui faisant sentir la joie qu'elle aurait d'être soulagée dans sa peine, qu'on pourra lui faire connaître le bonheur d'être sensible et compatissante. C'est le chemin à la vertu et à l'humanité.

Il faut aussi lui faire sentir qu'une bonne action n'est jamais sans récompense; mais que la plus agréable et la plus douce de toutes est la satisfaction qu'on éprouve d'avoir bien fait. C'est en conséquence de ce principe qu'il faut, quand elle a donné quelque preuve ou de sensibilité, ou de générosité, ou d'autres vertus qui partent du cœur, lui montrer par toutes vos

manières le plus grand contentement, lui passer dix fautes pour un seul de ces mouvements, et me l'amener comme en triomphe.

Le contraire, mot pour mot, quand elle aura marqué de la cruauté, ou de l'insensibilité, ou quelque penchant qui à la longue pourrait dégénérer en vice.

Si le temps ne permet pas la promenade du matin, il faut la faire travailler jusqu'au dîner à quelque ouvrage convenable à son sexe, broderie, etc. Il faut en avoir toujours cinq ou six à choisir, afin qu'elle s'accoutume à ces occupations sans ennui. Rien ne détruit tant les fantaisies que de savoir les prévenir dans les choses indifférentes.

Depuis le dîner jusqu'à quatre heu-

res du soir, je la garderai auprès de moi. Depuis quatre jusqu'à cinq, vous choisirez un chapitre ou deux de son catéchisme pour lui conter, en causant et sans livre, ce qu'il contient. Faites-la cesser dès aujourd'hui de l'apprendre par cœur. Il faut, mademoiselle, que vous conceviez bien ce que vous voulez qu'elle sache : à force d'en causer et de la questionner sur ce que vous lui aurez dit, elle le retiendra à la fin bien mieux, et d'une manière bien moins ennuyeuse. Cette heure sera partagée également entre le catéchisme historique et dogmatique.

Comme il faut lui exercer la mémoire, vous lui apprendrez depuis cinq heures jusqu'à cinq heures et demie des scènes de comédie, des fa-

bles ou autres morceaux que je choisirai. Si elle a le matin quelques moments de reste et de la bonne volonté, on pourra aussi les employer à cette étude, qui deviendra une récréation pour elle si vous voulez vous donner la peine d'apprendre avec elle comme à l'envi. Rien n'est si aisé que d'exciter son émulation.

Depuis cinq heures et demie jusqu'à six heures et demie, vous causerez avec elle sur l'histoire. Pendant une demi-heure vous lui expliquerez à peu près les principaux événements d'un règne; l'autre demi-heure sera employée à la géographie, dont il faudra lui donner une idée sans lui faire rien apprendre par cœur. Le lendemain, à pareille heure, vous la prierez de vous

conter à son tour ce que vous lui aurez dit la veille. Si elle n'en a rien retenu, il faut recommencer les mêmes choses et les lui faire répéter sur-le-champ.

Durant ces conversations, vous pouvez lui faire prendre son ouvrage pour la fixer machinalement auprès de vous.

Le reste du temps sera employé à la promenade ou à s'amuser auprès de moi.

A neuf heures précises, elle soupera après avoir fait ses prières ordinaires; ensuite de quoi un examen moral et exact de tout ce qu'elle aura fait dans la journée; et pour qu'elle s'y accoutume et qu'elle en tire quelque fruit, vous le ferez avec elle. Il faut qu'elle soit couchée, au plus tard, à dix heures et demie.

En général, je ne veux point de punition, pas même de réprimande, sur

tout ce que la raison, l'usage du monde et l'envie de plaire corrigent avec le temps. Ne lui dites rien, ou parlez-lui du moins très-légèrement, sur sa contenance, sur sa mauvaise grâce, sur son étourderie, etc. ; et ne lui en parlez jamais devant le monde, pas même devant moi. Quand elle aura quinze ans, elle saura se tenir et marcher de reste.

Quant aux défauts essentiels, qui pourraient faire craindre pour son caractère et pour son bonheur, vous savez comment il faut s'y prendre. Si vous êtes seule avec elle, lorsqu'il lui arrive de tomber dans une faute grave, faites-lui sentir par tous les raisonnements que vous pourrez rapprocher de son âge, combien il est humiliant et

dangereux pour une fille bien née de se trouver dans une pareille situation. Malgré ces réflexions, elle y retombera. Si cela lui arrive en présence des autres, contentez-vous d'un coup d'œil ; ensuite, quand vous vous retrouverez seules, soyez sérieuse, mais ne le soyez que dans ces cas ; montrez-lui tout l'extérieur de quelqu'un qui a du chagrin ; ne lui dites d'ailleurs mot, et voyez-la venir : prenez garde surtout de ne pas mettre la sécheresse à la place du sérieux. Elle est sensible, et elle vous aime ; elle vous demandera ce que vous avez. Sans la gronder, dites-lui qu'en effet vous avez de la peine ; laissez-lui en demander le sujet plus d'une fois, et avouez-lui enfin qu'elle seule en est la cause. Elle voudra savoir

comment. Alors vous lui direz que vous n'avez pu voir sans la plus vive douleur l'impression qu'a faite sur tout le monde le défaut dont vous aurez à la reprendre. Dites-lui que la crainte de le faire remarquer à ceux à qui, par bonheur pour elle, il pouvait être échappé, avait à peine suffi pour vous empêcher de lui répéter tout haut ce que vous lui avez déjà dit sur ce sujet; que ce défaut est capable de lui corrompre le cœur, d'effacer ce qu'il peut y avoir de bon en elle, et que le peu de cas qu'elle fait de vos représentations vous pénètrent d'affliction; qu'elle laisse sans fruit les germes de vertu qui sont en elle, tandis que vous et moi nous lui donnons inutilement les moyens de les cultiver, etc.

En général, pour les choses essentielles, mais qui sont purement extérieures et de convention dans le monde, inspirez-lui l'amour de la réputation et la crainte du public ; mais ne lui inspirez jamais ni crainte ni envie de plaire ou de déplaire à une telle personne en particulier.

Sur les vices, ne lui apprenez à redouter que sa propre conscience, et à ne désirer, pour récompense de ses vertus, que la douceur inexprimable d'être sans reproche à ses propres yeux.

Ne lui parlez des choses d'usage que par manière de conversation.

Voilà, mademoiselle, quelques principes que je vous prie de suivre. Nous entrerons en explication sur les détails suivant l'occurrence.

Quant à l'instruction, vous voyez que pour alléger le travail de ma fille j'en exige beaucoup de vous. Il faut causer continuellement et tirer parti de tout pour lui former le cœur. Voilà l'essentiel. L'esprit ira tout seul, ou, si les progrès en sont lents, ils seront du moins sûrs et solides. Les sots entêtés de leurs vieux préjugés diront peut-être que nous n'y entendons rien. Laissez-les dire ; elle et son mari nous remercieront.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

En 1756.

Soit, vous le voulez, je vous peindrai Paris en laid. J'ai aujourd'hui autant d'humeur qu'il en faut pour cela; et si, pour vous consoler du contre-temps qui vous empêche d'y venir, il faut vous en dégoûter, je me flatte, ma chère amie, d'y réussir.

Nous sommes, en général, si légers! et nos mœurs ne sont guère plus so-

lides que nos têtes. Chaque état, chaque quartier en adopte de différentes et s'occupe à critiquer celles de son voisin. Nous sommes alternativement les modèles et les singes les uns des autres.

Cependant, en général (car il faut être juste), le peu d'hommes aimables et sensés que nous avons ici le sont plus qu'ailleurs. Il y a dans tous les états quelques personnes qu'on peut citer pour gens d'un grand mérite, et je n'ai que faire de vous les dépeindre, parce que le mérite est le même partout. Mais, en revanche, quel tas d'agréables, de petits-maîtres et de fats!

Ceux de la cour sont aussi lestes dans leurs propos et dans leur maintien qu'en équipages et en habillements. Ils font profession d'impolitesse. Jamais

ils ne sont plus contents d'eux-mêmes que quand ils ont attaqué la réputation de quelque femme. Ils ne se font pas même faute de faire les honneurs de celles qu'ils n'ont jamais vues, et promettent leurs bonnes grâces au premier étourdi qui débute dans le monde sous leur protection. Ils courent aux promenades pour y étaler leurs grâces. S'ils vont aux spectacles, c'est dans le dessein de n'y point écouter, ou d'interrompre les acteurs. Les moins opulents entretiennent des filles parce qu'il est du bon air d'être ruiné à trente ans et de mourir de vieillesse à quarante.

Quant aux petits-maîtres de robe, je ne puis mieux vous en faire juge que par le portrait original de monsieur ***, dont vous avez vu quelques lettres. Re-

présentez-vous une petite figure de quatre pieds et demi de haut, le visage blême, rapetissant les yeux, se mordant les lèvres; les épaules rondes, l'habit poudré et non les cheveux; le corps droit, la tête penchée, les coudes en arrière, les mains dans son manchon, qu'il porte toujours sur le cou; questionnant à droite tandis qu'on lui répond à gauche; riant et parlant sans cesse quoiqu'il n'ait rien à dire; commençant très-haut la phrase, la finissant entre ses dents; décidant de tout, ne sachant rien, et jugeant du plaisir qu'il fait aux autres par la satisfaction qu'il a de lui-même. Cet homme a pourtant une bonne qualité : il ne médit jamais de personne. Il est vrai qu'il ne croit pas que le public en vaille la

peine; il ne le juge pas digne de sa colère. Sa phrase favorite est : *Eh..... mais.....c'est tout simple.....* Il prend intérêt à tout ce qui vous arrive avec un froid glacial. Il ne manque pas l'occasion de vous faire un compliment, et toujours le plus longuement qu'il peut. Tout est chez lui aussi méthodique que sa figure. Lorsqu'on vint lui annoncer la mort de sa femme, il ne se mit à pleurer que quand il eut tiré son mouchoir..... En deux mots, c'est un petit recueil d'insipidité et de pédanterie des plus complets.

Les gens de lettres qu'on appelle beaux esprits sont encore une espèce à part. Ils ne sont pas, pour la plupart, aussi instruits que leur état semblerait l'exiger, et qu'ils voudraient le faire

croire; mais, en revanche, ils décident sans appel, dénigrent mutuellement leur mérite et leurs talents, et prêchent avec emphase la considération due à leur état, à laquelle ils soumettent volontiers et fort adroitement celle de leur personne. Ils ne se refusent aucune plaisanterie. Pour être équitables dans leurs jugements, ils n'épargnent pas même leurs amis; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître en eux cette basse envie qui cherche à dégrader le vrai mérite. Ils ont, d'un autre côté, provision d'éloges pour leurs protégés..... Vous riez.... Oui, pour leurs protégés, c'est le terme, car un homme de lettres un peu à la mode ne manque pas d'en avoir plusieurs. Ce qui vous paraîtra singulier, c'est qu'ils soient venus à bout de

s'attirer et d'usurper une espèce de considération. Ils sont reçus, fêtés même, dans la bonne compagnie. On les écoute comme des oracles, on les cite comme l'Evangile, on les craint comme l'aspic; et il n'y a que les gens d'esprit qui s'en moquent comme ils le méritent.....

En voilà bien assez. Qu'en dites-vous?..... Arrivez, arrivez, ma chère amie. Alors Paris me paraîtra moins maussade, et je vous le peindrai en beau.

AUTRE FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

En 1756.

Vous prenez donc goût à mes portraits? J'en suis fâchée; la palette et les pinceaux sont jetés. Tout ce que je puis faire, c'est de vous intéresser par le récit de deux orages que j'ai essuyés ces jours-ci. Cela fera deux scènes à placer dans une pièce qu'on pourrait intituler : *Le Petit-Maître*

bourgeois. Le mien est un maître des requêtes tout frais moulu. Voici son début chez moi.

LUI.

Est-il permis, madame, de vous faire sa cour sans vous importuner? Car, quelqu'envie qu'on en ait... Vous étiez, je crois, occupée?... Je vous dérange, madame; je m'en vais.

MOI.

Monsieur, point du tout. Je lisais et...

LUI.

Et l'état de votre santé?... Vous avez le meilleur visage du monde... Elle me paraît très-bonne!... C'est toujours

monsieur Tronchin?... En vérité, c'est un grand médecin... Ne vous ferez-vous pas inoculer?... Ah! il faut attendre que vous soyez plus forte... Et, d'ailleurs, vous n'avez peut-être pas confiance en l'inoculation?... Je n'en suis pas étonné... quoiqu'elle soit, dit-on, fort avantageuse... Mais je ne sais... Il faut bien de la résolution... Il est vrai que vous êtes une dame, madame, très-courageuse... N'importe; je ne le conseillerais pas... Mais ne l'avez-vous pas eue... Oh! non; votre teint prouve assurément qu'il n'en a jamais été question... Vous avez vu sans doute Servandoni, madame?

MOI.

Non, monsieur.

LUI.

Comment, vous ne l'avez-pas vu ?... Il est vrai que vous sortez très-peu. L'on ne vous voit presque jamais au spectacle... Eh bien, pourquoi cela, par exemple ? Car vous êtes assurément bien faite pour vous montrer, et ayant comme vous, madame, le goût des talents... et assurément tout l'esprit qu'il faut pour les cultiver, je suis étonné que vous n'alliez pas plus souvent... Mais vous aimez votre chez-vous... Vous savez vous occuper... Et puis... je ne sais si je me trompe... Je crois qu'on peut vous dire cela sans vous offenser... Mais je vous soupçonne d'être un peu paresseuse... Il est vrai

que les dames n'ont rien que cela à faire.

MOI.

Monsieur...

LUI.

Vous donnez dans les gens d'esprit?... Vous les aimez, les gens d'esprit?... Vous vivez à votre fantaisie... Enfin, comme il vous plaît... Vous avez raison... Il faut vivre pour soi... Quand on a passé cette première jeunesse... Ce n'est pas, madame, que vous ne soyez encore très-jeune... Mais je dis, quand on commence à n'être plus dans ce premier moment où une jeune femme entre dans le monde, il faut fort peu s'embarrasser de tout cela... Vous pourriez avoir chez vous grande et

belle compagnie, assurément... Mais cela ne vous plaît pas... Vous aimez mieux vivre en particulier... C'est votre goût, et c'est tout simple..... D'autres aiment le jeu. Vous, vous aimez la retraite... Je ne blâme point cela. Cela a son agrément... Et à la campagne, n'avez-vous pas bien du monde? Ah! sans doute... En tout cas, on prend ses précautions pour éviter la trop grande compagnie... Car, si près de Paris!... Mais il est certain qu'on n'a que le monde qu'on veut, et, dès que vous n'en voulez point avoir, vous faites fort bien de prendre vos arrangements... Et cela est bien aisé. Il n'y a qu'à dire à votre porte ici que vous n'y êtes pas... Après cela, je suis persuadé, madame, que vous savez

très-bien prendre les moyens les plus sûrs et les meilleurs. Mais il est certain que cela est nécessaire... Et M. R***? Vous le voyez beaucoup? C'est un homme singulier... Je conçois pourtant que sa compagnie peut être aimable... Et puis, apparemment qu'il vous convient... Je dis sa société et peut-être bien même son esprit... Cela amuse... Il est votre voisin peut-être? Où demeure-t-il? Ah! on me l'a dit... Dans la rue de Grenelle..... Oui, ce n'est qu'à deux pas... Eh bien, cela est fort commode... Mais non, vraiment, cela n'est pas si près; je me dédis comme un traître...

SECOND ORAGE.

LUI.

Je vous interromps encore, madame. Je viens toujours mal à propos, n'est-ce pas?... Mais avec des dames comme vous, on ne sait quel moment prendre... Toujours occupée, toujours lisant... Et quelles sont vos lectures favorites?... Les romans? Non, vous ne les aimez pas... Le sentiment pourtant est bien digne d'occuper une dame comme vous... Il est vrai que le sentiment des gens ou des héros qu'on n'a jamais vus n'intéresse pas une grande âme comme la vôtre... Et puis, tout cela n'est peut-être pas vrai, d'un côté...

et d'un autre, si cela l'est, il faut convenir que l'amour de ces temps-là se traitait mieux, c'est-à-dire qu'il y avait plus de fidélité, plus de constance... Bien des gens, je l'avoue, disent que cela n'est bon à rien; mais je ne suis pas de leur avis, moi... Je n'ose pourtant le dire... Car, madame, on prétend que ce sont les dames qui ont mis l'inconstance à la mode... Je ne le crois pas au moins... Cependant, comment en accuser les hommes?... On ne peut disconvenir que cela n'est pas trop possible... Les dames ont tant de ressources... Vous me direz : C'est que nous ne valons pas toujours la peine qu'elles les emploient... Cela est vrai... Mais qu'en conclure? Que nous sommes incertains et que c'est la faute des

dames... si tant est qu'elles puissent faire des fautes.

MOI.

Elles vous doivent, monsieur, bien de la reconnaissance du soin que vous prenez de les défendre...

LUI.

Défendre? Je ne les défends point. Elles n'en ont pas besoin, madame... Et, quand elles en auraient besoin, il faudrait un meilleur avocat que moi... D'ailleurs, je me déclare bien leur chevalier, assurément; mais elles ne sont pas assez sensibles à ce que l'on fait pour elles... Sensibles, c'est-à-dire reconnaissantes... Mais reconnaissantes

n'est pas assez non plus pourtant... Il faut mieux que cela... Seriez-vous un peu sensible?... Eh non, vous êtes trop philosophe... Je le disais hier... Tenez... Combien de femmes à votre place, avec vos grâces et votre esprit... Mais c'est que vous n'êtes pas femme. Voilà ce qui fait précisément que, quand une fois on vous a vue, votre image... Mais, sans doute, ces compliments vous paraissent fades?... Quand je dis compliments, c'est-à-dire vérités... Et, d'ailleurs, on vous en dit tant, et d'une manière certainement si bien tournée... Mais quelquefois les répétitions ennuient... On s'ennuie à la fin des choses les plus agréables... Ainsi mon hommage... Pardon, madame, pardon... Mais pourquoi pardon? Je ne puis me dé-

fendre de vous faire un aveu... Oui, un aveu... Mais j'ai peut-être prononcé ce mot trop à la légère... Je ne suis pourtant pas léger. Je crois que je puis le dire, sans trop me vanter... Mais, puisque le voilà dit, je ne saurais me dédire... Non, en conscience, madame, non, je ne le puis... Souvent la vérité se dit en riant et je vous défie de vous en fâcher... Et même... si je vous l'avais dit moins légèrement, que sais-je comment vous auriez pris la chose?

MOI.

En vérité, monsieur...

LUI.

Oh! madame, si vous saviez comme vos yeux, ces beaux yeux!... ont

captivé... Bon, vos yeux... Ce ne sont pas vos yeux; c'est votre mérite qui enchaîne comme malgré..... Je dis, comme... Car d'ailleurs c'est si doux... Quoiqu'il soit toujours fâcheux de perdre la liberté... Mais en est-on le maître?... J'ai eu quatre grandes passions dans ma vie. Mais tout cela n'est rien... Rien? Oh! que si, vraiment. Cela occupe furieusement un homme... Vous me direz qu'il est toujours gracieux d'être occupé... Je n'en disconviens pas, mais il faut du retour; car... qu'est-ce qu'une passion sans retour?... Il est vrai que le sentiment occupe quelquefois pour deux... Ah! madame, ceux que vous inspirez sont bien forts certainement... Vous me permettrez de le dire... Il ne serait pas juste

d'abandonner à son mauvais sort... un malheureux, trop heureux, il est vrai, de vous adorer... Et puis... ce n'est point à moi à vous faire des lois... Mais songez-vous, madame, que si j'étais pourtant assez infortuné pour vous être indifférent, vous pourriez me faire bien du mal, sans compter le ridicule?... Ce n'est pas que je ne puisse bien me mettre au-dessus de cela... Je ne suis pas sans courage d'esprit... Et dans le fond... qu'est-ce qu'un ridicule?... On n'en sait rien. Messieurs les beaux esprits l'ont-ils décidé? Non... Attendez. Je crois que oui pourtant... Mais, n'importe; c'est de votre façon de penser, madame, dont il s'agit... Eh bien, êtes-vous un peu touchée, belle dame?

MOI.

Monsieur...

LUI.

Comment, belle dame, vous vous fâchez? Voilà de l'aigreur... C'est-à-dire, ce n'est pas de l'aigreur..., car vous êtes si douce!... Mais l'équilibre philosophique est seulement un tantinet dérangé... Mais pourquoi? Je vous ouvre mon âme... Il est vrai que c'est ma faute. Car... de quel droit, moi, viens-je vous demander du retour?... Cependant le respect, la circonspection et... J'ose dire que jamais, en pareil cas, je ne me suis trouvé si... Mais il faut de la discrétion. C'est la vertu des gens sages... Hélas! madame, prenons les hommes comme ils sont. Sans cela,

il faudrait vivre tout seul... Il est vrai qu'on serait peut-être plus heureux... Seulement, il faudrait pouvoir se passer des autres, et ce n'est pas toujours aisé... Ah! je vois que vous n'êtes pas de mon avis... En effet, pourquoi en seriez-vous? Le vôtre est sûrement meilleur... Mais s'il m'était permis cependant de contredire... Car, au fond, ma thèse n'est pas mauvaise. Elle est fondée sur votre éloge. Il est vrai que je vous accuse d'ingratitude... Mais, de bonne foi..., ai-je tort? Ce qui m'arrive n'est-il pas la preuve de ce que je dis?... Je reviens toujours à mes sentiments... Et vous, madame ?... A vos rigueurs sans doute?... Mais pourquoi cela ?... Si vous saviez comme il est doux d'aimer!... Et voilà précisé-

ment mon malheur. C'est que les âmes fortes comme vous jugent toujours d'après elles... Il me semble pourtant que je ne voudrais pas juger de ce que je ne connais point... Ne croyez pas cependant que je vous blâme..... En rien... Au contraire, madame, je vous admire en tout... oui... en tout... Mais je me plains... C'est si naturel à un malheureux de se plaindre!... Ah ciel! madame, je vous ennuie peut-être?

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

En est-ce assez? Ma chère amie, je suis rendue, je n'en puis plus. Ni vous non plus, n'est-ce pas? Bonsoir.

PORTRAIT

DE LIRETTE MA CHIENNE.

En 1757, le jour qu'elle entra dans son dernier lustre.

C'est le plus honnête homme que je connaisse. Son cœur est fier, sensible et reconnaissant. Son âme est noble et tendre. Son esprit est juste, pénétrant, sérieux et gai.

Elle aurait un peu de penchant à la jalousie; mais cette jalousie même est toujours si délicate, si dénuée d'amour-

propre, qu'elle devient un agrément de plus dans son commerce.

Sa figure est très-bien, quoiqu'un peu sur le retour. Sa physionomie est fine et touchante. Sa taille, autrefois des mieux prises, est devenue un peu apoplectique : son grand âge et son extrême gourmandise peuvent avoir contribué à ce changement.

Elle supporte ces infirmités et bien d'autres avec un courage et une constance héroïques. On ne l'entend se plaindre ni de son asthme, ni d'une autre incommodité plus chatouilleuse qu'inquiétante. Sans importuner personne, elle va se gratter dans un coin et étouffer dans un autre.

Elle est vraie et franche, qualités devenues si rares, si respectables, et

dont si peu d'hommes peuvent se vanter.

Je l'ai vue jeune, si toutefois elle l'a jamais été, car son esprit fut toujours mûr et solide. Toutes ses actions étaient marquées au coin des grâces et de l'originalité, et elle n'a point changé. Veut-elle plaire, elle est sûre d'y réussir. Ses caresses sont recherchées et tendres, mais toujours modérées ; elle en connaît le prix. Lui a-t-on déplu, soit par une démarche délibérée et fière qu'elle ne pardonne guère aux étrangers, soit en quittant l'appartement sans sa permission ; tout à coup ses beaux yeux s'allument d'une noble colère ; on la voit s'élancer au jarret du coupable, et par quelques coups de dent qu'elle sait proportionner à l'of-

fense, elle rappelle au respect et produit le repentir.

Personne ne possède comme elle l'art de tenir son monde à une distance convenable.

Lorsque le temps, qui détruit tout, aura passé sa faux cruelle sur une si belle vie, sa mémoire sera à jamais chérie et respectée de quiconque est sensible au vrai mérite.

LETTRES

LETTRE

DE MONSIEUR DE GAUFFECOURT.

De Genève. En janvier 1756.

Je suis rassuré sur votre santé, madame; vous-même avez la bonté de me l'apprendre, et comme si la mienne en dépendait, je me trouve délivré de tous mes maux. Après tout, que savons-nous? Je m'imagine que quand on aura étudié encore quelques siècles, et la matière éthérée, et l'électricité, et

les sympathies, peut-être découvrira-t-on que nous tenons plus les uns aux autres que l'on ne croit, et à plus de distance que l'on ne pense; car pourquoi ces pressentiments, ces rêves, ces inquiétudes involontaires?..... En attendant, madame, notre médecine est ici fort à votre service, et M. Tronchin rassemblera toutes ses forces à la première consultation que vous m'enverrez.

L'article de votre santé mis une fois en sûreté, madame, je m'occupe de vous procurer quelque agrément, en vous envoyant les deux pièces de M. de Voltaire que vous me demandez. J'étais chez lui à Morion, à douze lieues d'ici, lorsque votre lettre m'est parvenue. M^me^ Denis en reçut une

par le même courrier de l'abbé du Resnel, qui lui mandait comme quoi ce petit poëme sur la *Religion naturelle* avait été lu chez Mme de Jars, par un M. Liébault, qui le tenait de M. d'Adhémar. Elle me pria, pour supprimer à son oncle la lettre de M. l'abbé du Resnel, de lui dire que je tenais ce récit d'une personne de mes amis à Paris; et voilà comme quoi aussi son oncle lui a fait écrire la lettre ci-jointe; que je vous prie de mettre votre honneur à faire rendre secrètement. En échange de ce service, je priai M. de Voltaire de me donner cette pièce; et voici ce qu'il répondit, soit à ma demande, soit au nouveau coup d'aiguillon que je lui donnai en lui envoyant la lettre de M. Grimm :

« Je vous renvoie, mon très-cher « cosmopolite, la lettre plaisante de « M. Grimm ; de quoi s'avise ce « bohémien-là? d'avoir plus d'es- « prit qu'on n'en a à Paris? A l'égard « de mon sermon, dont il parle, c'est « une œuvre pie assez ancienne que « des gens très-indiscrets ont fort « défigurée. Je vous prie d'intéresser « la dévotion de M. Grimm à brûler « ce sermon, dont les malintentionnés « pourraient abuser. Je vous enver- « rai ou vous porterai bientôt le véri- « table, etc. »

Je reçois dans ce moment une autre lettre de lui; il me dit : « Je suis sur le « point de vous porter ou de vous en- « voyer le *Catéchisme de la loi natu-* « *relle.* »

Voilà, madame, où j'en suis; je ne perdrai point de temps à vous envoyer ce que je recevrai.

On a reçu ici une lettre de Londres, par laquelle on dit affirmativement qu'il y a eu, le 16 de ce mois, un traité signé entre les rois d'Angleterre et de Prusse, traité intitulé d'amitié et de garantie réciproque pour les États d'Allemagne. Par où donc nous y prendre?

M. Rousseau a bien écrit à M. Tronchin, mais pas un mot de son mal; lettre de pur compliment. Il sent qu'on ne peut refaire un nouvel organe, et qu'il ne peut recevoir de M. Tronchin qu'un régime qu'il n'a pas peut-être l'intention de suivre.

Mon retour à Paris, et mon pen-

chant croisé par conséquent, est différé par la nécessité de me trouver au premier de mai en Valais.

L'Ours Trois est à vos pieds, madame, comme un Bichon. Monsieur le Lettré, ne me veuillez point de mal. Mademoiselle, je vous salue. Monsieur Sébastien Perce-Oreille, vous aurez ma réponse avant peu. Vos duretés me poursuivent donc jusque dans le sein de l'indépendance? Malgré cela, je vous aime, impitoyable amie.

RÉPONSE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Paris. En février 1756.

O bon Dieu ! Ours Trois, la matière éthérée, l'électricité ! ce sont tous mots que je révère, à l'usage de tous vous autres philosophes ; mais n'en parlons pas. La sympathie est d'un style un peu plus humain, et sans approfondir le mystère, je me mêle de l'admettre à cause du rapport que je me trouve avec les gens que j'aime. Vous appel-

lerez cela d'ailleurs tout comme il vous plaira. Je suis fort aise que le rétablissement de ma santé ait influé sur la vôtre. De toutes les chimères, celle-là est ma favorite ; mais que M. Tronchin se presse de le rendre solide, ce rétablissement ; sans cela, gare la sciatique ! Je crierais bien pour vous ici, mais vous souffririez pour moi là-bas, et votre rôle ne serait pas si plaisant que le mien. L'intérêt que je prends à votre santé doit au moins vous répondre de ma docilité, dont il me paraît que vous êtes en peine.

J'ai fait le sacrifice du café. Qu'avez-vous à dire ? Cela ne répond-il pas à tout ? Rien certainement ne me coûtera après cela. Je ne conçois pas trop l'ordre que vous me donnez, dans votre

prudente lettre, de la part de mon Esculape, et que vous qualifiez de régime d'abstinence. Il m'a fait rire, il faut que j'en convienne, mais machinalement, comme une espèce d'imbécile qui rit quand elle voit rire, sans trop savoir pourquoi. Vous pouvez, au surplus, m'écrire tous deux très-librement; personne n'ouvre ni ne lit mes lettres sans ma permission. Ma devise est : LIBERTÉ. Tout ce qui aurait l'air de dépendance bouleverserait si fort ma pauvre machine, que tous les soins de M. Tronchin seraient en pure perte; je suis faite ainsi. C'est un défaut, j'en conviens. Vraiment, j'en ai bien d'autres, mais je suis trop vieille pour me corriger, et peut-être trop jeune pour les avouer. Si vous en avez été la dupe

jusqu'à présent, soyez-le encore, je m'en trouve bien.

J'attends avec impatience le *Catéchisme* de Voltaire que vous me promettez. J'espère que vous pourrez y joindre sa dernière pièce sur les malheurs de Lisbonne. J'ai rendu sa lettre à Liébault, qui la fera tenir à M. d'Adhémar. Je puis témoigner que ce premier a été de la plus sévère exactitude à ne point donner copie du poëme. C'est une justice que je me crois obligée de lui rendre auprès de vous, qui la ferez passer à M. de Voltaire. Je sais même beaucoup de gens devant qui il a refusé de le débiter.

Le Bohémien a mal aux yeux; l'Ours Premier a la colique; la petite Joie vous fait mille compliments; l'hôte

du Moulin-Joli me demande souvent de vos nouvelles. M. le Lettré ne veut pas que je me mêle de ses affaires auprès de vous; mes commissions sont faites. Je vous baise les mains, et vous demande de vos nouvelles. Cela a l'air d'un refrain : ce n'est pas pourtant une chanson, car rien n'est si vrai que mon attachement pour vous. Faites mention de moi auprès de mes quatre-vingt-trois cousins. Vous saurez mieux que moi tout ce qu'il faut leur dire.

LETTRE

DE MONSIEUR TRONCHIN.

De Genève. En juillet 1756.

J'ai reçu vos deux lettres, ma bonne amie, du 19 et du 28, c'est-à-dire que j'ai eu deux moments délicieux qui auraient été dans le goût de ceux du Paradis, si vous étiez aussi contente que vous méritez de l'être. Le sentiment du chagrin n'est plus à vous seule; je le partage, ma bonne amie, et je le partagerai toute ma vie, prenez-en donc,

si vous avez quelque bonté pour moi, le moins qu'il vous sera possible. Vous êtes plus faite que personne pour jouir de la tranquillité d'âme qui est le fruit de la sagesse ; et à quoi servirait la sagesse sans ce fruit ? Elle ne serait plus qu'une décoration ; j'ose vous le dire, parce que vous pouvez l'entendre. Étendez, ma bonne amie, le domaine de votre philosophie ; le vrai bonheur y est renfermé ; tout ce qui est au delà n'est que vains désirs, soucis et peines. Que l'exemple des autres hommes, que notre propre expérience vienne au secours de notre raison. La première vérité sera que notre bonheur est en nous-même, et qu'il s'affaiblit de l'appui que ce qui est au dehors lui prête ; or, comme la cupidité et l'orgueil le

rendent le plus dépendant, réduisons nos besoins, et n'ayons point de prétentions; voilà en deux mots l'itinéraire du bonheur, et la sagesse. Je vous envoie une lettre pour M^me^ de M***; l'autre serait inutile. Je vous embrasse, ma chère amie, comme la personne du monde que j'aime et que j'estime le plus. Mille tendres amitiés à l'Ermite. Le baron est à la campagne.

RÉPONSE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Paris. En juillet 1756.

J'y ai bien regardé, mon bon ami ; j'ai de la philosophie tout ce que j'en puis avoir, et n'en aurai ni n'en veux avoir davantage. Ne me croyez cependant pas rebelle à la vôtre ; je l'adopte tout entière, mais elle ne remédie à rien. *La première vérité*, dites-vous, *c'est que notre bonheur est en nous-même, et qu'il s'affaiblit de l'appui que ce qui est au dehors lui prête.*

Réduisons nos besoins, ajoutez-vous, *et n'ayons point de prétentions ; voilà en deux mots l'itinéraire du bonheur et de la sagesse.* De la sagesse, oui ; du bonheur, non. Je ne ferai jamais dépendre le mien ni des injustices, ni des préjugés des autres ; pour cet effet je réduirai mes besoins, et je n'aurai point de prétentions ; mais ma tranquillité n'en sera pas pour cela tout à fait assurée, ni entièrement indépendante de moi, puisqu'il m'est impossible de renoncer à aimer tendrement quelques-uns de mes semblables, ni à une certaine amitié et bienveillance pour les hommes en général. Je ne pourrai même me flatter d'être indifférente à l'égard de l'injuste ou du méchant ; il trouble sans doute l'ordre gé-

néral, mais il est né ce qu'il est, et sa manière d'être n'étant pas plus libre que la mienne, le moyen de m'irriter contre lui ? Mais aussi comment m'empêcherai-je de le plaindre ? Or, si je ne puis garder mon indifférence à l'égard du méchant, que deviendrai-je à l'égard de l'homme de bien, dont la cause est la mienne ? Il me semble qu'il ne peut lui arriver rien d'heureux ou de malheureux qui ne me touche de près.

Ajoutez à cet intérêt général cette sympathie ou cet instinct particulier qui rapproche sans cesse dans la nature tout ce qui est analogue ; l'amitié enfin, le seul remède que nous ayons reçu contre tant de maux. Comment pourrai-je en goûter les douceurs et rester indépendante ? Comment pour-

rai-je être aussi sensible que je le suis à la lettre que vous m'avez écrite, à celle que vous m'avez envoyée pour Mme de M***, aux marques d'amitié et d'intérêt que vous me donnez dans cette occasion, sans risquer de vous rendre l'arbitre de mon repos et de mon bonheur ? Pourrais-je jouir de la tranquillité que vous me prescrivez, si je vous savais dans une situation fâcheuse ? Cela n'est pas possible. *Nos chagrins*, vous l'avez dit, *ne sont plus à nous, ils sont à nos amis*. Mon ami, nous nous consolons plus vite de nos propres infortunes que des malheurs de ceux que nous aimons. Enfin, nous sommes sensibles ; c'est-à-dire que notre tranquillité ne dépend pas toujours de nous seuls. Ce qui nous reste

à faire, c'est de tirer de notre manière d'être le meilleur parti possible ; et c'est où je borne ma philosophie. Elle m'apprend à aimer et à honorer nos amis, à être heureuse de leur bonheur, à désirer vivement qu'ils ne me donnent jamais de chagrin, et à me désoler, s'ils ne sont pas aussi heureux qu'ils le méritent. Je ne mettrai pas mon bonheur dans les avantages de la fortune, ni dans toutes les choses extérieures, étrangères à notre bien-être et dépendantes du hasard, qui règle tout sans consulter nos fantaisies. Si j'y suis indifférente, ce n'est pas que je veuille y être insensible, c'est parce que, rien de tout cela ne me rendant heureuse, la privation ne m'en saurait paraître insupportable.

Voilà ma philosophie. Dites-moi,

mon bon ami et mon maître, si vous en êtes content ; vous êtes le médecin de mon corps et de mon âme. Je suis persuadée que nous ne pouvons penser différemment sur tout ce qui est essentiel à l'homme.

Après avoir philosophé, mon cher ami, revenons un peu au physique. Ma santé est bonne ; mais j'ai failli la culbuter à force de fatigues ; la prudence m'a manqué un quart d'heure. Vous savez qu'il n'en faut pas plus pour détruire une machine aussi frêle que la mienne ; mais j'ai échappé au danger. De temps en temps encore la migraine, et tout est dit.

Je vous rends donc mille grâces de votre lettre à M^me^ la comtesse de M***. Le chevalier de J*** s'est chargé de la

lui rendre; je ne l'ai pas vu depuis. Mme de M... ayant appris par le chevalier l'intérêt que vous prenez à moi, avait agi avant votre lettre avec beaucoup de bonté. J'en suis d'autant plus touchée, que son état, après la mort de son frère, semblait la dispenser de toute sorte d'intérêt étranger. Il n'y a encore rien de décidé sur mon affaire; mais je suis tranquille. Adieu, mon très-cher et très-bon ami. Je vous écris, je reçois de vos nouvelles, je parle de vous, j'y pense, et vous croyez que tout cela se passe avec la même tranquillité que vous m'avez vue lorsque je me suis présentée à l'inoculation? En vérité cela n'est pas possible.

Donnez-moi des nouvelles de monsieur votre fils.

LETTRE

DE MONSIEUR TRONCHIN.

De Genève. En août 1756.

J'avais besoin de votre lettre, ma bonne amie; l'amitié, ainsi que l'athlète, doit être nourrie, tous deux à raison de leur force, et ce n'est pas du besoin seul dont il s'agit. Les agréments de l'amitié sont infinis; ils adoucissent le mal physique et tempèrent le mal moral. Votre amitié me console de l'infidélité des hommes, et votre

tendresse, toujours la même, me fait oublier leur légèreté. Jugez par l'usage que j'en fais du prix que j'y attache ; y en mettez-vous davantage ? Je veux, il est vrai, qu'on l'éclaire du flambeau de la raison ; sans lui, elle se perd dans la foule des fantaisies et des goûts que l'on prend si souvent pour elle. Nous pensons de même, ma bonne amie, et s'il en était autrement, qui y perdrait plus que vous ? Celle qui a le plus de droits sur la raison doit en être la plus jalouse. Il est donc vrai, en général, que l'on perd en raison ce que l'on gagne en sentiment ; et ce n'est point parce que le sentiment est incompatible avec la raison, mais c'est parce que la raison exige de la force, et que le sentiment s'allie avec la faiblesse.

Nous craignons la peine; l'esprit la craint autant que le cœur. Ce mélange du sentiment et de la raison n'est donc pas aisé; notre faiblesse s'y oppose; de là vient que nous aimons trop ou que nous n'aimons pas assez. Le tarif de nos affections n'est pas en ordre, et dans le trouble qui en résulte, nous croyons devoir nous attacher pour toujours à ce qui peut-être ne sera à nous que pour un moment; de là nos soupirs, nos plaintes et nos murmures. L'amitié du sage en est à l'abri; elle ne l'attache aux objets que dans le rapport qu'ils ont avec lui. Il sait que chaque chose est ce qu'elle est, et non ce qu'il voudrait qu'elle fût. Des désirs sans fin, des affections sans bornes, ne sont point faits pour un être qui est

dans un point, et dont la durée n'est qu'un point ; et en retranchant ainsi de l'idée du bonheur tout ce qui peut être et ne pas être, il ne trouve au fond que la vertu, et il voit que les accidents qui la décorent et les douceurs qui l'accompagnent ne se doivent point confondre avec elle ; il ne prend point les couleurs qu'il voit sur la bulle d'eau pour l'eau même, ni tous les agréments que l'amitié ajoute au bonheur, pour le bonheur même. Si la mort lui enlève un ami, il sait qu'il doit bientôt le suivre, et que c'est à ce prix et sous cette condition qu'il a dû l'aimer. Si l'inconstance le lui fait perdre, il apprend qu'il l'a plus aimé qu'il ne méritait de l'être ; pourquoi s'est-il trop attaché à ce qu'il pouvait aisé-

ment perdre? Il s'était trompé; mais d'où vient cette erreur? Je vous l'ai dit, ma bonne amie, le tarif n'était pas en ordre; on n'aime pas comme on doit aimer. Si l'ami est dans la souffrance, il apprécie sa douleur: si elle est réelle, il le plaint et le soulage; mais jamais il ne se désespère. C'est ici où il y a le plus à rabattre. La somme des vrais malheurs est plus petite qu'on ne pense; je n'ose vous dire à quoi je la réduis.

En voilà bien assez. Je barbouillerais peut-être la page et demie qui me reste; j'en barbouillerais douze sur ce que vous me dites que vous vous désoleriez si vos amis n'étaient pas aussi heureux qu'ils le méritent. Que direz-vous de moi, ma bonne amie? En con-

clurez-vous que j'ai le cœur dur et que je suis indigne de votre amitié? Non. Vous lirez deux fois ma lettre; vous n'y trouverez que l'application de mon itinéraire, dont le sommaire est que pour être heureux il ne faut avoir que des prétentions qui s'accordent avec la nature des choses et avec les rapports vrais et non supposés qui sont entre elles et nous. Si je suis dans l'erreur, ma bonne amie, redressez-moi; vous avez de l'amitié pour moi, il y va de mon bien-être, et toute l'allure de mon cœur en dépend.

Comment se portent nos trois amis ? Vous n'en dites rien. Vous en avez deux avec vous; le troisième papillonne peut-être dans la rue Saint-Honoré. L'ami Gauffecourt a mandé qu'il

partait pour Épinay, et le Sage est dans son Ermitage. Dites-leur à tous bien des choses vraies et tendres. Embrassez pour moi le Lettré et sa charmante sœur. On me mande de Meudon, par une lettre du 18 juillet qui s'intéresse fort à vous, qu'on attend la réponse d'un certain intendant au contrôleur général. Bonjour, ma bonne amie.

RÉPONSE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Paris. En août 1756.

Votre lettre du 3 de ce mois, mon cher bon ami, m'a fait un plaisir inexprimable. Je la porte partout avec moi, je la relis sans cesse, et la trouve toujours plus belle. Non, vraiment, vous n'errez pas ; voilà certainement comme on devrait être ; il n'y a pas le plus petit mot à dire au plan de bon-

heur que vous tracez à l'homme. Mais vous le croyez possible à suivre dans toute son étendue par tous ceux qui en sentiront la beauté et les avantages; voilà, mon cher bon ami, le seul point sur lequel je ne saurais être d'accord avec vous. Je conviens que, quoique l'homme ne soit pas libre, son âme est susceptible de modifications; mais cette modification a des bornes proportionnées aux qualités essentielles, d'où dérive ensuite la manière d'être. Que fera donc la raison dans une très-bonne tête jointe à une âme très-sensible? Elle tempérera les passions, mais elle ne les détruira pas. Elle donnera à l'homme la force de fuir; mais s'il est arrêté dans sa fuite par cette chaîne d'événements qu'il ne saurait ni prévoir,

ni prévenir, ni éviter, sa raison ne l'empêchera pas toujours de succomber.

Vous n'oseriez me répondre, lorsque je dis que je me désolerais si mes amis n'étaient pas aussi heureux qu'ils le méritent; et vous êtes en peine de ce que je penserais de vous ? Je vous en aimerais et vous en estimerais sans doute davantage. Vous me diriez, j'en suis sûre, tout ce que je dis à mes amis quand je les vois s'affliger pour moi, et nous finirions par pleurer ensemble, bien moins de nos peines que du bonheur de nous être chers. Oui, mon bon ami, car vous êtes sensible, quoi que vous en disiez; la différence n'est pas grande entre nous; notre amitié réciproque m'en ferait une preuve, si j'en avais besoin. Dès notre seconde entre-

vue, j'ai admiré votre esprit et votre éloquence ; je vous estimais alors sans vous aimer ; mais, peu de jours après, j'ai jugé votre cœur et l'ai trouvé analogue au mien, dans une conversation que j'eus avec vous sur vos enfants. Tout m'a confirmé depuis dans l'idée que j'ai prise de votre caractère et dans les sentiments tendres et invariables que vous m'avez inspirés.

Nos trois amis sont assez assidus ici ; j'en ai un quatrième, qui serait bien digne d'être des vôtres. C'est M. D... Tous quatre me chargent pour vous de mille tendres compliments. Nous avons tous été vous les porter lundi chez La Tour. Vous aviez bien l'air de nous écouter, mais vous ne nous entendiez pas. En vérité, rien n'est si

singulier que votre portrait. Il fait illusion à un point qui ne se peut concevoir.

M. le Lettré et sa sœur sont bien sensibles à votre souvenir. Ils vous présentent leurs hommages. La gouvernante, qui a sa bonne part à vos miracles, puisqu'elle est dans la meilleure santé du monde, me persécute depuis longtemps pour que je vous parle de sa reconnaissance.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, mon bon ami; les marques de votre souvenir et de votre amitié me font toujours un nouveau plaisir et sont nécessaires à mon bonheur.

LETTRE

A MONSIEUR TRONCHIN.

De Paris. En octobre 1756.

Je venais de vous écrire, mon cher bon ami, quand j'ai reçu votre lettre; la mienne était partie, et je prends la chose à profit pour vous en écrire une seconde. Ce sont en vérité les plus doux moments de ma vie que ceux que je passe à causer avec vous. Il n'est pas possible que vous n'ayez aussi un peu de plaisir à m'écrire, et je me

plains amèrement des affaires qui vous en empêchent.

Je vous parlais, dans ma dernière, de vos miracles. C'en est vraiment un beau que celui que vous m'annoncez et que vous avez opéré sur le chantre de Henri IV. Personne ne croit plus en vous que moi ; malgré cela, j'avoue que je n'ai point foi à la sagesse de votre grand Ermite ; il me faudra même du temps pour me convaincre, et sur ce fait je suis incrédule au point d'imaginer que ce sont peut-être les occasions qui lui manquent. Je suis bien aise qu'il ait été content de la lettre de mon Ours. Courage, mon cher ami, ne nous rebutons point ; amusons nos deux enfants, et conduisons-les par la main.

Vous me demandez des nouvelles d'une affaire à laquelle je ne prends plus de part depuis longtemps ; je sais seulement qu'elle n'est point terminée, le résultat m'en est devenu parfaitement égal. Voilà bien une preuve, cher bon ami, que l'amour-propre se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne devrait. Encore s'il était toujours bien entendu, ce ne serait que demi-mal ; mais c'est le sophiste le plus adroit et le plus dangereux... Je le connais, il m'a parlé, et je ne l'ai pas toujours fait taire. Mon Dieu, mon bon ami, que j'ai de défauts quand j'y regarde de près ! il faut, un jour, que je vous les dise tous, afin que vous m'aidiez à m'en corriger.

Il y a fort longtemps que je n'ai vu

notre petite amie. Il faut qu'elle se porte bien, car dès qu'elle est malade elle vient me consulter comme votre substitut.

Nos quatre amis me chargent de mille tendres compliments pour vous. Pour moi, qui n'en suis pas là avec vous, je vous demande de vos nouvelles et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A MONSIEUR TRONCHIN.

De Paris. En octobre 1756.

Je suis assurée, mon cher bon ami, sur l'état de mon fils; il en a été quitte pour quatre accès de fièvre, auxquels nous n'avons apporté d'autre remède qu'une diète modérée et beaucoup d'exercice.

Quant à moi, je me porte à merveille, et lorsqu'il m'arrive de me ré-

veiller sans souffrir, ma première oraison s'adresse à vous, à qui je dois cet heureux changement. Je viens causer avec vous, vous renouveler mes hommages et reprendre nos disputes; car il en faut toujours un peu. Je relis souvent vos lettres, mon bon ami, ce n'est jamais sans un nouveau plaisir. La dernière que je reçois me rappelle toujours les autres, et, pour peu que vous continuiez à augmenter ce recueil, il deviendra pour moi un objet d'études. Vous l'appellerez l'*Itinéraire du bonheur*, moi, j'en ferai le bréviaire de l'amitié. Vous m'en avez écrit une dans laquelle vous me dites d'un de vos fils qu'il était né plus sensible que raisonnable : *Je l'ai rendu*, ajoutez-vous, *plus raisonnable que sen-*

sible; je fais un essai où il ne risque rien. Il faudrait, mon bon ami, vous faire deux mille questions, m'enfermer deux ans, méditer jour et nuit vos réponses et faire un traité d'après nos réflexions. Mais en deux mots, votre fils est-il né sensible? Quelle source de bonheur, de satisfaction et de jouissance que la sensibilité! A son âge, elle embellit tout. Il est heureux, dites-vous encore; vraiment je le crois bien; il n'est pas difficile d'être heureux auprès d'un père que tant de raisons rendent cher et respectable; mais lorsque, jeté dans un monde inconnu et nouveau, on a perdu ses appuis et qu'on existe par soi-même, la sensibilité joue bientôt un autre rôle; le cœur s'affecte alors de tout, il craint tout, et deux

ou trois revers peu considérables suffisent pour détruire cette illusion et surtout cette confiance sans laquelle il n'y a point de bonheur. Ce qui arrive communément, c'est que notre sensibilité s'use à force de s'exercer; mais c'est encore l'ouvrage du malheur, et non de la raison, et l'on n'en peut savoir gré ni à l'un ni à l'autre. Je ne confonds pas la sensibilité (c'est-à-dire l'habitude de sentir vivement, mais d'une manière plutôt douce et touchante qu'impétueuse) avec le feu des passions qui peuvent lui ressembler et avoir des effets très-violents. La raison peut sans doute beaucoup sur les passions : elle nous apprend à modérer, à dompter nos désirs, à fuir les occasions; mais qu'est-ce qu'on ap-

prend à un cœur sensible? Rien, en vérité, rien, mon bon ami. Empêcherez-vous une onde pure et tranquille de s'agiter lorsque j'y aurai jeté la plus petite pierre? Ce ne sera donc que sur les passions que j'accorderai du pouvoir à l'éducation, mais à l'éducation de Genève, et non à celle de Paris. L'éducation tient au caractère d'un peuple, à sa forme de gouvernement... Voyez-vous où j'allais? Je m'arrête tout court pour vous faire observer que malheureusement, à Paris, l'éducation ne saurait être que mauvaise. Il lui faut des exemples, leur impression est toujours efficace sur une âme bien née. Où en prendra-t-on, dans un pays où les mœurs ne sont presque plus comptées? Je dirai bien à mon fils qu'il est d'un

homme vil de mal remplir les devoirs de son état ; mais il verra tous les jours que ces hommes vils ne laissent pas que d'être considérés. Je lui dirai qu'on n'a droit à sa propre estime et à la considération publique qu'autant qu'on est utile à ses concitoyens, et que pour y réussir le vrai moyen est de se mettre en état de rendre des services à sa patrie ; je l'entends me demander ce que c'est que citoyen et patrie, et je me garderai bien de l'envoyer faire cette question dans le monde. On lui rirait au nez ; on lui dirait qu'en France il n'y a jamais eu et ne peut y avoir ni l'un ni l'autre. Voilà cependant les deux grands objets qui doivent émouvoir les hommes, et sans ces deux mobiles il ne reste que la superstition

ou des petites passions vicieuses ou insipides.

Je n'ai fait qu'entrevoir le monde, et assez tard, mon bon ami ; il n'a pas eu le temps de m'ennuyer. Savez-vous pourquoi ? C'est que je suis très-sensible, et qu'ayant eu, en peu de temps, beaucoup d'occasions de m'en convaincre, le charme en a été plus tôt rompu. Mais faites débuter à Paris un jeune homme honnête et sensible, il résistera peut-être au torrent et sauvera sa vertu du naufrage, mais il n'évitera pas le malheur ; son cœur, en butte aux chagrins, sera bientôt flétri par la mélancolie. De tous ceux qui valent la peine qu'on les remarque, je n'en ai vu aucun parvenir à trente ans sans être attaqué du mal misanthropique.

J'en étais là, lorsque j'ai reçu votre lettre du onze. J'ai l'air, par ce dernier article, de vous donner des armes contre mon système. Oui, certainement, les cœurs sensibles sont souvent malheureux ; ils le sont d'autant plus que je ne connais pas de remèdes à leurs maux jusqu'à ce qu'ils habitent un monde qui ne soit composé que d'honnêtes gens, et qu'ils soient tous exempts des misères attachées à l'humanité.

Je suis bien touchée de vos sentiments pour moi. En vérité je les mérite bien. Vous voyez que malgré votre théorie et mes opinions, nos sentiments, plus forts que tous les systèmes, nous réunissent sous les heureuses lois de l'amitié : c'est sa voix

qu'il faut écouter. Je vous aime bien, mon cher bon ami, avec votre théorie ; je la combats, et elle me plaît. Vous me passez à votre tour mes petits systèmes ; ils vous causent de temps en temps un sourire de compassion, et tout va bien.

Pour D***, je ne prends pas garde à son ramage. Comme les sons en sont agréables, je lui permets de chanter tour à tour la raison, l'amour, la folie, l'amitié, le bonheur et le malheur des mortels. Soyons contents de nous-mêmes. Un cœur exempt de remords et de reproches ne saurait être tout à fait malheureux, et voilà le point commun où tous les honnêtes gens se réunissent malgré la diversité de leurs systèmes, de leurs chimères, de leurs

châteaux de cartes. Ne soufflez pas sur le mien sans miséricorde ; c'est une machine frêle, je le sais ; et je sais encore combien votre château est solide et inébranlable.

LETTRE

A MONSIEUR DE St L***.

De Paris. En 1756.

Rien n'est si vrai, monsieur, vous nous manquez beaucoup ; je m'en aperçois davantage tous les jours, et, pour surcroît de malheur, tous ceux à qui j'adresse mes plaintes sur la longue absence que vous devez faire m'assurent qu'elle ne finira pas encore au terme que vous y avez mis. On veut me persuader qu'il ne faut pas comp-

ter sur votre retour avant le mois de septembre. Je trouve tout simple que le roi de Pologne veuille vous garder; mais préparez-vous donc à recevoir nos lamentations, nos élégies, nos romances. Chacun de nous vous dira dans son style que quand on vous a vu, on ne s'accoutume point à ne vous plus voir.

Nous allons demain à la campagne passer les jours gras et prendre congé de cet Épinay que vous aimez et où l'on vous aime tant. Que deviendront nos académies ? Qui dormira, qui jouera aux échecs pendant la musique et la promenade ? Hélas ! nos beaux jours sont finis ! Voici comment nous nous proposons de passer ceux qui nous attendent. Nous ne serons de fondation

que la Parfaite, les deux Ours et une certaine Tête-de-paille dont la bonne humeur n'est jamais altérée. Nous admettrons quelques dîneurs ; mais il ne faut point perdre de vue son plan de philosophie : je veux que chaque jour nous représente un tableau abrégé de la vie humaine. Le matin nous peindra l'enfance ; je l'emploierai, quant à moi, à débiter des riens à mes amis absents, comme vous voyez que j'en agis aujourd'hui avec vous. Le midi, qui est l'heure où toute la nature est le plus brillante et le plus animée, peut rendre l'adolescence : la gourmandise étant la seule passion dont un malade soit susceptible, je pourrais me flatter de remplir à cet égard ma comparaison très-exactement. L'après-dîner sera réservée

aux travaux philosophiques et aux lettres de sentiment ; c'est l'heure où je me propose de vous écrire le plus souvent. Ces occupations seront quelquefois interrompues par des conversations ou des lectures en commun, toutes relatives à l'âge sérieux et mûr que cette partie de la journée doit représenter. Le soir enfin, qui m'annonce que le jour va finir, et que je finirai comme lui, j'aime à le consacrer à l'amitié ; je me livre alors à la confiance et à toutes les impressions douces qu'elle m'inspire. Je dépose dans le sein de mes amis mes peines, mes projets, mes espérances et mes plaisirs. Je partage aussi leurs chagrins, et je les console quelquefois de ceux que mes intérêts leur causent. En un mot, je

finirai chaque jour comme je voudrais finir ma vie, avec le contentement que laisse dans l'âme une conduite honnête, et avec le chagrin d'avoir à me séparer de ceux que j'aime. Jugez, monsieur, comme vous manquerez à nos soirées surtout.

Les Ours me chargent de vous faire mille tendres compliments de leur part. L'Ours par excellence s'est fait arracher une dent. Si c'était celle qu'il a contre le genre humain !

Il n'y a pas jusqu'au Perroquet qui ne soit inconsolable de votre absence. Il dit que vous avez de l'esprit ; il vous prie d'y joindre de la mémoire et de ne point oublier son dictionnaire anglais.

Voilà la seconde feuille. Il n'y a rien d'intéressant cette semaine.

On vous envoie tous les poëmes possibles, ainsi je ne vous envoie rien. Je n'ai que de ce matin la permission de les donner.

Je n'ai rien fait depuis votre départ qui vaille la peine de vous être envoyé, ou, du moins, rien qui soit assez corrigé ; je vous demande d'avance indulgence et sévérité pour mon premier paquet.

Ma santé est assez bonne. Et la vôtre ? Dites-m'en un mot, je vous prie. Vous connaissez, monsieur, l'intérêt vif que j'y prends.

LETTRE

A MONSIEUR DE S^T^ L***.

De Paris. En 1756.

Vous n'avez jamais si mal fait, monsieur, de quitter Paris que dans ce moment-ci. M. Tronchin y est pour six semaines; je l'ai vu, et, à l'heure où je vous parle, je vais le voir encore, et je me porte bien. Il a entrepris tout mon samedi. Il nous a parlé, il nous a tous rendus dociles, et nous allons tous

être guéris. Vous le seriez aussi si vous étiez des nôtres. On ne sait ce qu'il vient faire ici. Son voyage a été si secret, qu'on ignore encore à Genève qu'il est à Paris. Il est resté caché quinze jours ; ce n'est que depuis samedi que nous l'avons découvert. Je soupçonne qu'il est venu pour inoculer M. le duc de Chartres, car on le dit malade depuis deux jours ; on ne sait ce qu'il a, et c'est M. Tronchin qui le voit. Si vous en êtes curieux, je vous manderai ce que jen découvrirai.

On parle ici bien diversement de l'accident du contrôleur général. Plusieurs ont dit qu'il avait eu une fausse attaque d'apoplexie ; d'autres, que la tête lui a tourné. Il est à Saint-Ouen : tout le monde assure qu'on lui a fait

dire de donner sa démission. Je l'ai vu hier, lui et les siens; il a l'air de se très-bien porter; il est fort gai, mais les femmes sont tristes et beaucoup plus affables et plus prévenantes qu'à l'ordinaire, d'où je conclus qu'en effet leur position est fâcheuse.

Je vous remercie de la jolie petite lettre que vous m'avez écrite, et je vous gronde des excuses que vous me faites de ne m'avoir point écrit plus tôt. Est-ce qu'on compte avec ses amis ? J'ai su de vos nouvelles, et cela m'a suffi pour attendre tranquillement les marques de votre souvenir et de votre amitié, qui me sont toujours précieuses.

Il y a si longtemps que je ne vous ai rabâché, qu'en vérité il m'en prend

envie. Vous saurez donc que je vous envoie un plan assez mal fait qu'il faut que vous m'aidiez à rendre bon; il s'agit d'une lettre sur l'humanité. Cette matière est très-difficile à traiter en lettre, car on est toujours tenté d'en faire un traité; il faut faire pleurer, ou cela ne vaudra rien. Voyez d'abord si toutes mes idées sont bien justes, et si la marche de la lettre ou plutôt si l'ordre en est bon. Je vous en enverrai une autre sur l'entêtement et sur la faiblesse; elle est faite, mais elle n'a pu être copiée pour cet ordinaire.

Oh! voici où commence le véritable rabâchage. Depuis mon retour de la campagne, c'est-à-dire depuis vendredi, j'ai ma fille avec moi toute

la journée; elle prend toutes ses leçons en ma présence; elle a des maîtres à chanter, à danser et à écrire.

Elle a beaucoup de mémoire ; elle ne l'a exercée jusqu'à présent que sur le catéchisme ou sur quelques fables de La Fontaine; je voudrais que vous me dissiez sur quoi je dois dorénavant la fixer de préférence. Voici mon système que je soumets à vos lumières. Je ne voudrais pas abuser des fables de La Fontaine : quelque simples et quelque naïves qu'elles paraissent, les enfants ne les entendent point. Ils s'accoutument à les dire comme des perroquets, et dans l'âge où ils pourraient les concevoir et en sentir le mérite, ils ne voient que des mots qu'ils ont retenus, sur lesquels ils sont

blasés, et qui ne leur présentent aucun sens parce qu'ils sont dans l'usage de les réciter sans y attacher d'idée. Je crois qu'il faudrait les garder pour l'âge de dix ou douze ans.

Je ne crois pas non plus qu'il faille avec une fille traiter trop sérieusement ni trop approfondir l'étude de l'histoire. Il me semble qu'il suffit d'une légère teinture de ces choses qu'il n'est pas permis d'ignorer, et qu'on doit s'attacher de préférence à l'étude de la morale, qui se prête à tous les âges ; à celle des lettres et, en son temps, de la philosophie, peut-être même de quelques langues, comme le latin, l'italien et l'anglais ; ne fût-ce que pour pouvoir lire des ouvrages de génie, toujours défigurés dans les traductions. Tout

ceci, je vous le répète, monsieur, n'est qu'un plan ébauché auquel je ne tiens pas encore. Donnez-moi vos idées, et si vous approuvez les miennes, mandez-moi, je vous prie, par où je dois m'y prendre pour les suivre; car vous sçavez que je ne sais rien. Que faut-il lire, que faut-il apprendre? Mon zèle pour mes enfants vous a déjà intéressé; qu'il vous touche assez pour vous engager à le seconder. Vous ferez tout d'un coup trois heureux; vous ne résisterez pas à ce plaisir.

Mais vous ne résisterez pas non plus à la longueur de ma lettre. Il est temps, en vérité, d'arrêter ce flux de paroles, et de vous laisser lire la feuille de cette semaine, qui doit être curieuse si elle est bien faite. Je vais en prendre lec-

ture avant de vous l'envoyer. Bonjour, monsieur ; je ne finirais pas, s'il fallait encore vous faire essuyer toutes les assurances de mon amitié.

LETTRE

A MONSIEUR DE St L***.

De Paris. En 1756.

En vérité vous êtes d'une paresse ou d'une étourderie insupportable. Elle nous cause des alarmes auxquelles on ne saurait résister à moins d'être philosophe, et nous n'avons pas l'honneur de l'être jusqu'à l'indifférence pour nos amis. Inquiète de votre silence, je me préparais hier à en aller demander raison à la Parfaite, lorsqu'elle arriva chez

moi. « Avez-vous des nouvelles ?—Non. Et vous? — Non. » Et puis en duo : « Ah mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? » Je songe bien vite à la rassurer, et je m'avise de lui dire : « Il est sûrement parti pour Minorque. » Elle, qui pousse tout à l'extrême, croit que c'est pour l'autre monde; elle fond en larmes, et je me trouve tentée d'en faire autant. La négligence de la poste me vient en tête; cette idée lumineuse m'éclaire, et j'éclate de rire de nos frayeurs. Jugez quelle révolution! On se met en colère contre moi; je m'en tire en m'y mettant contre vous; nous nous séparons d'un air aigre-doux. Aujourd'hui on sait à quoi s'en tenir : la douleur et l'étonnement nous suffoquent. Nous sommes, en vérité, fort mal; sans cela,

je crois que nous irions courir après vous, comme vous courez après la flotte. Donnez-nous au moins de vos nouvelles, si vous avez encre et papier ; ou écrivez sur le sable quand une fois vous serez débarqué, afin que les vents nous apportent vos vœux et vos hommages : car la renommée nous dira de reste vos exploits. Mais qui se chargera de vous apprendre nos inquiétudes, nos souhaits et tous les sentiments qui nous agitent? Ils sont inséparables de l'attachement que vous inspirez à tous ceux qui vous connaissent.

PIÈCES FUGITIVES

LETTRE

A MONSIEUR DE S^T^ L***.

De Paris. En 1756.

Me tromperais-je? Je vous vois
Dans un poétique délire;
Je vois Apollon vous sourire :
J'aurai des vers. Pour cette fois,
Vous ne pouvez vous en dédire;
Sans cela, depuis près d'un mois
Auriez-vous été sans m'écrire?
Si cependant cet Apollon
A vos désirs devient contraire
(Car il est fantasque, dit-on),
C'est un prétexte pour se taire,
Mais ce n'est point une raison.
Chantez-moi sur un autre ton
Ce que vous aurez à me dire;

Que m'importe ? Lettre ou chanson ;
De votre part tout sera bon :
Et puis, lorsque le cœur inspire,
On est toujours à l'unisson.
J'ai mes raisons pour le prétendre,
Et mes vers vous diront pourquoi :
Mais vous, si vous songez à moi,
Songez de plus à me l'apprendre.

Voyez-vous, monsieur, comme je suis facile à vivre ? Vous m'offrez un moyen d'excuser votre silence, et je le saisis promptement : j'ai pensé dire vos silences ; mais cela n'aurait pas été français. N'abusez pourtant pas, je vous prie, de cette facilité. Mon amitié pour vous en serait seule la victime, et il n'y aurait point de générosité à vous de la punir de son indulgence. J'attends donc impatiemment de vos nouvelles, et surtout celle de votre retour.

LETTRE

A MONSIEUR D***.

D'Épinay. En 1756.

J'ai reçu l'élégante épître
Du maître (*) à son maître écolier;
Je donne la pomme au dernier,
Si l'on me choisit pour arbitre :
Mais traitons un autre chapitre.
J'ai recu le gentil billet
Qu'en beau style on nomme poulet;
Je l'aimerais à plus d'un titre,
Si j'étais dans l'âge où l'on plaît :
Mais nous qui comptons par nos rides

(*) *De M. de Voltaire.... M. D*** était alors occupé d'un procès.*

Les mécomptes de nos beaux ans,
Nos jeux ne sont plus jeux d'enfants;
Il nous en faut de plus solides.
Loin de vous laissez les procès,
La coquette et l'homme d'affaire;
Préférez nos riants guérets :
L'amour n'y tend point ses filets,
On y plaît sans songer à plaire.
Sans être trompé ni trompeur,
Venez de nos belles prairies
Contempler l'émail enchanteur;
De nos tranquilles rêveries
Venez partager la douceur;
Dans l'empire de l'Ourserie
Vous trouverez le vrai bonheur.
Héros de la mélancolie,
Goûtez de ma philosophie,
Elle est faite pour votre cœur;
Venez rêver, causer et rire;
Venez enfin, on vous attend.
Oui, vous êtes, sans compliment,
Le plus aimé de mon empire.

On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups. Le proverbe n'est pas noble pour un poëte, aussi ne le suis-je pas;

mais vous m'avez donné tant de jolis vers depuis quelque temps, qu'il m'a pris envie d'en faire de mauvais. Je vous les adresse pour vous punir de ne m'avoir pas apporté les vôtres. Souvenez-vous, mon cher Ours, que LIBERTÉ et SURETÉ est notre devise. D'après la première, j'ai donné carrière à mon imagination; et la seconde me dit de vous envoyer ses écarts, comptant bien qu'ils ne seront sus que de vous. En prose ainsi qu'en vers, je vous suis inviolablement attachée.

LETTRE

DE MONSIEUR D***.

De La Ronce, près Gien. En 1756.

Voyagez au Parnasse et surtout à Cythère,
Fuyez loin du portique et de ce peuple vain
Qui, du nom de sagesse honorant sa chimère,
S'est séparé du genre humain.
Quittez une parure aux grâces étrangère ;
Reprenez vite de leur main
L'écharpe brillante et légère
Qui doit seule orner votre sein.
D'une pesante et triste étoffe
L'amour ne fut jamais vêtu,
Et le manteau du Philosophe
N'est pas même toujours l'habit de la vertu.

Vénus aux champs troyens reçut une blessure.
« Ma fille, éloignez-vous de ces cruels combats,
Dit le maître des dieux; vos membres délicats
Sont faits pour une autre aventure.
Contente de votre ceinture,
Présidez aux tendres ébats;
Mais laissez Bellone et Pallas
Présider à la guerre et porter une armure. »

Madame, si vous voulez prendre des leçons de philosophie, ce ne doit être que dans les jardins d'Épicure; ne prenez d'Hippocrate que des ordonnances pour votre santé. La crainte qu'il ne vous soit aussi funeste comme philosophe qu'il vous a été salutaire comme médecin vient de me faire poëte. Il n'est pas besoin de vous dire que ces vers ne doivent être vus que du Tyran et du Syndic des amoureux; vous voyez bien que l'Ours monta-

gnard et l'Ours musqué doivent aussi être exceptés. Rome n'envoie point ses indulgences à Genève. Tous ces petits patrons de perfection, madame, sur lesquels on vous propose de tailler votre vie, n'ont qu'un défaut, c'est qu'ils ne peuvent être d'aucun usage. Que diriez-vous d'un homme qui passerait l'hiver sans feu et sans lumière, dans la crainte qu'une étincelle ne produisît un incendie ? C'est pourtant l'image de la philosophie qu'on vous prêche. Vous avez une route à faire, et ils vous proposent de rester toujours assise sur le bord du chemin, dans la crainte de gagner une pleurésie. Laissez-les languir sur un sable aride, et venez dans ces beaux jardins cueillir des fleurs, au risque de vous piquer à

leurs épines : ils ont beau faire, ils ne parviendront jamais à se pétrifier.

Si vous les écoutez, à force de maximes et de moralités ils gâteront en vous le plus beau naturel du monde. La plupart ne taillent sur leurs patrons que l'habit avec lequel ils doivent paraître en public, et se hâtent d'en prendre un plus commode dès qu'ils sont seuls : s'il en est d'insensibles, ils veulent faire passer un défaut naturel pour une qualité acquise. Ne croyons point que la lumière de la raison et la chaleur du sentiment soient incompatibles. J'aime à voir la même main qui vient d'écrire un traité de morale tracer un billet d'amour. Vous voyez que je vous écris sans ordre et sans suite tout ce qui me vient à l'esprit. « Je ne

sais pas ce qu'ils prêchent dans leurs livres, disait une courtisane en parlant des philosophes, mais ces gens-là sont ceux qui frappent le plus souvent à ma porte..... »

Je ne finirais pas... Je n'ai plus que le temps de vous dire que je n'ai pas encore eu celui de me reconnaître. Je suis entouré d'animaux qu'assurément le citoyen ne trouverait pas dépravés. J'ai reçu votre lettre du deux. Quand vous écrirez à Mme de ***, chargez-vous, je vous supplie, de mon double compliment. J'en fais mille à ce qui vous entoure.

RÉPONSE

A MONSIEUR D***.

D'ÉPINAY. En 1756.

En vérité, monsieur de la Petite Joye, vous êtes fanatique de l'amour, comme M. Tronchin l'est du stoïcisme, et comme je le suis presque de l'amitié. Il me prend quelquefois envie de la prêcher aussi ; mais, toute réflexion faite, j'aime mieux être fanatique de moi-même et de ma manière d'être. Lequel de nous trois est le plus philo-

sophe ? C'est une grande question : il en viendra peut-être un quatrième qui prétendra l'emporter sur tous. Écoutez cette fable ; elle est faite pour nous mettre d'accord.

Un rossignol se plaisait à chanter
D'amour le séduisant langage ;
Qu'il peignait bien dans son ramage
Le besoin qu'un cœur a d'aimer !
Il endoctrinait la Fauvette,
La Tourterelle, l'Alouette :
Tous profitaient de ses leçons,
Et se plaisaient à ses chansons,
Parfois même il prêchait d'exemple ;
D'un orme il avait fait un temple,
Où leçons d'amour il donnait ;
Chacun tour à tour répétait ;
Lorsqu'il survint par aventure,
Certain Merle dissertateur,
Fier, triste et froid comme un docteur.
Cet oiseau de grave encolure
Fut oiseau de mauvais augure :
Si prêcha-t-il d'un nouveau ton ;
Blasphémant la Fare, Épicure,

Préconisant certain Zénon,
Sénèque, Épictète et Caton
Étaient ses héros, ses modèles
Il se riait des cœurs fidèles.....
Fidèles ? J'ai failli vraiment :
Loin qu'ils aimassent constamment,
Il les voulait tous insensibles,
Donnait la pomme aux inflexibles,
Et défendait le sentiment.
On eut beau crier anathème
Sur le docteur et son système,
Il n'en braillait qu'un peu plus fort;
Mais, au printemps, une Hirondelle
Parut pour les mettre d'accord.
Le plaisir conduisait la belle,
La gaîté marchait sur ses pas.
Tranquille au milieu du fracas
Du docteur et de Philomèle,
Elle parla d'un ton plus bas;
Peut-être on ne l'écouta pas;
Pourtant elle avait sa cabale.
Un peu de tout et rien de trop,
En deux mots, voilà sa morale.
Tour à tour chacun dit son mot,
Aucun ne changea de système :
Chacun est content de son lot ;
Bien fou qui n'en fait pas de même.

Ainsi, ma chère Petite Joye, renonçons à faire des prosélytes. Mais le conseil que je vous donne en amie, c'est d'embrasser moins tendrement votre chimère; elle vous jouera un mauvais tour.

D'ailleurs, on dit de toute part
Que vingt Beautés par amusette
Veulent employer tout leur art
Pour avoir de vous un regard :
Dans ce regard Amour vous guette.
Pour lui rien n'est indifférent ;
Il fera prendre à la coquette
Le minois fin, simple et touchant,
L'air enjoué, tendre et sévère
De votre adorable chimère :
Je le vois déjà souriant
S'applaudir de ce tour perfide ;
Lors vous viendrez en soupirant
Abjurer et Vénus et Gnide,
Et pleurer votre aveuglement.

Voyez, ô Petite Joye ! tous les dan-

gers que vous courez. Au surplus votre lettre, vos vers et vous, vous êtes charmants. Je ne vous trouve de défaut que d'être trop longtemps absent, mais j'espère que vous vous corrigerez, et que vous ramènerez incessamment dans notre société cette petite joie dont vous êtes le type et le modèle.

Ma santé va tout de travers depuis huit ou dix jours. Des migraines effroyables, des maux d'estomac, un rhume et toutes les misères ordinaires, voilà mon journal.

Bonjour, monsieur. Vous aurez de mes nouvelles encore cette semaine. Donnez-moi souvent des vôtres. Honorez votre souveraine de cette franche et sincère amitié du temps de nos pères, telle qu'est la sienne pour vous, et telle

qu'on n'en trouve plus que chez les ours.

Vos confrères vous embrassent. Je ne vous dis rien du Tyran, il veut vous dire lui-même.

Si ce n'est pas ma main qui vous écrit, croyez, ma chère Petite Joye, que c'est mon cœur qui vous parle.

A TYRAN

LE BLANC.

En 1756.

Moi, de cinq Ours la souveraine,
Qui leur donne et prescris des lois,
Faut-il que je sois à la fois
Et votre esclave et votre reine ?
O des tyrans le plus tyran !
Vous voulez que je versifie ;
Vous commandez à mon génie
Comme il vous plaît, du noir au blanc ;
Tantôt c'est une comédie,
Puis un portrait, puis un discours
Sur les grâces, sur les amours ;

Un roman, une historiette,
Un bouquet, une chansonnette...
Que sais-je enfin ? Car, dieu merci,
Bien étendu sur une chaise
Vous ordonnez tout à votre aise
Sans souffrir qu'on dise nenni ;
Mais dites-moi, quelle manie
Vous prend de vouloir sans pitié
Guinder mon style négligé
A la froide monotonie
D'un vers strictement compassé ?
Et lorsque à notre Académie
Chacun se met à l'atelier,
Prend son crayon et son cahier,
Votre Minerve est endormie ;
On a beau dire : « Travaillez, »
Vous répondez : « Ah ! je suis triste ! »
Et du ton d'un Évangéliste
Sur le travail vous rabâchez,
Sur la musique, l'écriture,
La promenade, la lecture ;
Disant : « Il faut se ménager,
Craindre le soleil et la lune,
Se retirer avant la brune,
Souper peu, puis s'aller coucher ;
Dormir dix ans si vous pouvez. »
Tyran le Blanc, je vous le jure,

Rien n'est égal à la censure
Que contre nous vous exercez.
On vous caresse, on vous contemple,
Ce n'est le tout d'être gâté,
Il faut encor prêcher d'exemple,
Si vous voulez être écouté.

LETTRE

DE MONSIEUR DE M***.

De Paris. En 1757.

Vous avez donc quitté la ville
Pour ce château plein d'agréments,
Où près de vous, dans cet asile
De la raison et des talents,
L'esprit content, l'âme tranquille,
J'ai passé de si doux moments !

C'est-à-dire que je suis fâché, madame, que vous soyez à la campagne sans moi, et que je ne le suis pas moins de me trouver à la ville sans vous.

Tout ce que j'y fais, tout ce que j'y entends ne me dédommage ni des douceurs de la solitude, ni des charmes de votre entretien ; personne ne pense si bien que vous et ne cause mieux.

De votre esprit tendre et facile
Et la tournure et l'enjouement
Répandent, je ne sais comment,
Dans vos discours, dans votre style
Ce ton heureux, ce ton charmant
Qui toujours plaît, qui toujours brille
Et toujours touche également.

Vous jugez bien que ce portrait-là ne ressemble pas à beaucoup de gens ; aussi est-ce le vôtre. Parlez-nous un peu de votre régime et de ses effets, de vos amusements et de votre santé ; toutes ces choses nous intéressent.

Daignez répondre à nos désirs
En nous disant comme vous êtes,

En nous mandant ce que vous faites,
Et si vous n'avez pas emmené les plaisirs
Dans vos belles retraites.

Je serais fort tenté de le croire. On n'en voit pas un seul à Paris ; jeux, ris et grâces, tout est parti ; j'ai pensé vous nommer leur maître.

Mais trop grande est votre sagesse,
En vain l'amour voudrait vous attaquer
Il n'aurait pas assez d'adresse ;
Et j'ai cru même remarquer
Que lorsque vous parliez du Dieu de la tendresse,
C'était ou pour le plaindre, ou pour vous en moquer.

C'est fort bien fait assurément ; cependant vous ferez encore mieux de ne pas vous exposer au froid qu'il fait ; à moins que vous n'ayez emmené aussi le beau temps comme le reste.

C'est pour vous dire en raccourci
Qu'en nous abandonnant ainsi
Pour vos bosquets, pour vos ombrages,

Vous nous laissez à la merci
De la tempête et des orages.
Car les brouillards et les nuages,
Le vent du nord qui rend transi,
Le rhume et le catarrhe aussi,
Avec leurs trains et leurs bagages
Sont venus s'établir ici.

Il faut espérer pourtant que tout cela se passera, et que cet hiver dans votre beau salon nous nous moquerons un peu du mauvais temps et de l'absence.

Là, rassemblés à l'unisson
Et de Bacchus et d'Apollon,
Nous pourrons rire sans scrupule
De tout ce monde ridicule,
Et de plus du qu'en dira-t-on ;
Chacun, au reste, à sa façon :
Tyran prendra le style de Tibulle,
Vous de Vénus et la grâce et le ton;
Le Chevalier, celui de la raison;
Moi, si l'on veut, l'humeur d'Anacréon ;
Le Marquis, l'agrément et l'esprit de Catulle.

En attendant, je me console dans notre société des sottises et de l'ennui des autres : car nous sommes toujours les mêmes, excepté que nous vous regrettons fort.

L'heureux Marquis, toujours volage,
Toujours gourmand, mais avec choix,
Mange beaucoup, boit davantage,
Et plaît cent fois plus qu'il ne croît.
Pour le Baron, plein de courage,
Toujours se moque et toujours rit
De ce qu'on fait, de ce qu'on dit,
Qui n'est pas bon, qui n'est pas sage ;
Vous avez seule son suffrage;
Il vous regrette, il vous chérit ;
Au reste, il a bon appétit,
Et, par-dessus, fort bon visage.

RÉPONSE

A MONSIEUR DE M***.

De la Chevrette. En 1757.

Rien n'est si joli, mon aimable syndic de la bergerie, que l'épître que vous m'avez adressée; mais je ne suis pas peu embarrassée pour vous répondre.

Que les temps sont changés ! Jadis dans mon jeune âge
J'aurais répondu par des vers
A votre galant badinage;
J'aurais sur mille tons divers
De nos déserts

Vanté le charme et l'avantage ;
Puis, empruntant celui du sage,
De la fortune et ses revers
J'aurais.....

Ah! que n'aurais-je pas dit! Mais, hélas! ma muse se noie, au moment où je vous parle, dans un rhume de cerveau : l'image n'est ni noble ni agréable à vous présenter, j'en suis bien fâchée; mais je doute que vous puissiez tirer autre chose de moi que les assurances d'une reconnaissance très-vivement sentie et très-froidement rendue par une mauvaise prose, maussade comme le temps qu'il fait.

Vous en parlez bien à votre aise :
Dans votre grand fauteuil assis,
Au milieu de tous vos amis,
Rien près de vous qui ne vous plaise ;

Grand feu, vin frais et point de bruit ;
Qu'on me donne un pareil réduit....
Car vous saurez, par parenthèse,
Que tandis que je vous écris,
Les gratteurs, avec leurs cris-cris,
Ont recommencé la besogne ;
On tapisse, on vernit, on cogne...
Ici j'entends : « Ah ! je suis mat ! »
La bonne gronde et l'enfant grogne ;
Enfin, je crois être au sabbat.

Je regrette tout aussi sincèrement que vous toutes ces heures de silence ou de méditation que nous avions si sagement établies, bien sûrs tous deux que pour ne rien dire nous n'en pensions pas moins : nous avions, au moins, réciproquement la politesse de le croire ; ce qui revient à peu près au même.

O l'heureux temps où l'on ne disait rien,
Où cependant l'on s'entendait si bien,
Qu'on ne voulait que même chose !

D'autres fois l'amitié dictait notre entretien ;
La liberté faisait notre première clause,
Et la gaieté toujours en était le soutien.

Me voilà au siècle d'or, et bien loin de ce que j'avais à vous dire. Je prends le parti, mon aimable syndic, de vous envoyer mon épître à finir, ou plutôt à refaire : car vous vous en acquittez si bien, et moi si mal, que cet arrangement me paraît très-juste. Vous ne manquerez pas de vous y prier de me venir voir le plus tôt que vous pourrez, parce que votre absence m'ennuie fort. Vous appuierez beaucoup sur l'agrément que je trouve dans votre société, sur la tendre amitié que je vous ai vouée, et vous n'oublierez pas de faire valoir la confiance et la bonne foi avec laquelle je vous envoie ce brouillon.

Mais trouvez bon que je vous remercie moi-même de la manière dont vous avez tiré parti du plan que je vous ai donné pour notre fête du mois prochain. Je rétracte aussi tous les reproches que je vous ai faits sur ce que vous ne m'aviez point encore écrit, et je vous souhaite un plus beau jour que celui qu'il fait ici.

TOUT VIENT A POINT

A QUI SAIT ATTENDRE.

CONTE.

En 1757.

O vous qui portez un cœur tendre,
Calmez vos amoureux soucis :
Tout vient à point qui sait attendre.
C'est pour le prouver que j'écris.
Doris, encor jeune et simplette,
Soupirait sans savoir pourquoi ;
Elle aimait ; l'Amour sous sa loi
Avait rangé cette brunette :
D'où vient s'en étonner ? Philosophes et Rois,
Tout est soumis à son empire ;
Que chacun use de ses droits :
Ceux d'un conteur sont de tout dire.

Si Doris soupirait, Hylas depuis longtemps
Regardait tendrement la belle ;
Ils s'aimaient dès leurs jeunes ans,
Du hameau c'était le modèle ;
Amour signa ces deux enfants,
Lorsqu'ils étaient encore à la mamelle.
Un ruban ou de simples fleurs,
Quelques baisers les jours de fête,
Voilà les uniques faveurs
Qu'après plus d'un an de rigueurs,
Hylas obtint de la fillette honnête.
Un jour, assis aux pieds d'un hêtre,
Ils s'entretenaient de leurs feux ;
Enchantés de s'aimer tous deux
Ils jouissaient du bonheur d'être ;
Hylas heureux, Hylas content
Avait reçu dans un moment
Les baisers de toute une année ;
Pour la première fois, Doris était troublée.
Qui n'aurait dit que c'était là l'instant
Où le Berger verrait terminer son tourment ?
Hylas le crut ; mais Doris, plus sévère
Qu'aucun de vous ne voudrait sa bergère,
Se fâchant tout de bon, finit un entretien
Où, comme on voit, Hylas ne gagna rien.
Elle s'éloigne, et d'un regard sévère:
« Laissez-moi, lui dit-elle, ou craignez ma colère. »

Il obéit et la suivit des yeux :
L'effort est grand pour un cœur amoureux ;
Plus il est grand, plus on en doit attendre ;
Doris, enfin, ne pouvait mieux s'y prendre :
Mais à l'Amour on ne résiste pas.
Dans le lointain elle aperçut sa mère ;
Contre son ordre elle voyait Hylas ;
Que devenir ? quel embarras !
Eut beau rêver la craintive bergère,
Il fallut bien revenir sur ses pas.
Revenir n'était rien ; mais de n'être aperçue
Était le point qui lui tenait au cœur.
Le tendre Hylas pour son bonheur
Était resté ; sans lui qui l'aurait secourue ?
« Sauvez-moi, cher Hylas,
Dit Doris, hâtons-nous... » Jamais en pareil cas
Un amant ne se fit scrupule
De tirer d'un tel embarras
Une fille simple et crédule ;
C'est le parti que prit Hylas.
De ce lieu solitaire
Il connaissait jusqu'au moindre détour ;
Dans un réduit inaccessible au jour
Il emmène Doris ; elle échappe à sa mère,
Ainsi cachés à tous les yeux,
Dans cet asile de mystère,
Hylas vit couronner ses feux.

Il est aisé de le comprendre ;
Le vrai secret pour un cœur amoureux
Est d'épier l'instant heureux.
Tout vient à point qui sait attendre.

LETTRE

A MONSIEUR DE S^T^ L^***^.

De Genève. En 1758.

Si nous étions au siècle de Merlin,
Siècle où chacun entendait le grimoire,
Où brusquement l'esprit malin
Vous endormait un beau matin,
Je pourrais bien vous faire accroire
Qu'un charme me tient en défaut,
Et que depuis un an je dors, ou peu s'en faut.

En vérité, monsieur, je me croirais trop heureuse d'avoir une pareille excuse à vous donner ; mais point. Des souffrances, une faiblesse excessive et,

depuis plusieurs mois, l'habitude contractée de ne rien faire, voilà les causes de mon silence. Le désir de me rappeler au souvenir de mes amis, et surtout au vôtre, me revient et me rend mes forces.

Tel un hiver rigoureux et pénible
Glace une onde pure et paisible,
L'arrête en suspendant son cours ;
Telle on la voit, éprouvant le secours
D'un soleil bienfaisant, devenir plus rapide ;
Telle on a vu la mort au teint livide,
A l'œil hagard, prête à glacer mes sens.
Mes esprits engourdis dans ces tristes moments
Laissaient encore agir une douleur tranquille ;
Regrettant tout et ne désirant rien,
Sans espérance et sans soutien,
Ce moment prolongé me semblait inutile.
Mais quel cri tout à coup interrompt ce sommeil ?
J'ouvre les yeux, je renais, je soupire...
De l'amitié j'ai reconnu l'empire,
Et mes amis ont été mon soleil.

Il est bien juste, monsieur, que vous

receviez votre part de ma reconnaissance, et qu'à présent que ma résurrection est bien constatée, je consacre les premières idées riantes à ceux à qui je les dois.

Qu'avec plaisir je me rappelle
Tant d'amis si chers à mon cœur !
Tour à tour occupés du soin de mon bonheur,
Vous m'en donniez toujours une preuve nouvelle.

En ne laissant rien à désirer au sentiment, vous fixiez encore parmi nous tous les agréments de la société. O mes amis, quand me retrouverai-je avec vous ?

Un avenir trop séduisant,
Quand il est loin encor, devient une chimère,
Et serait bientôt un tourment.
Pour être heureux, dit-on, profitez du présent ;

La sagesse le veut... La sagesse a beau faire ;
Je ris la larme à l'œil, je cause en soupirant ;
Quand le cœur a parlé, la raison doit se taire.

Il faut avouer cependant qu'il n'y a point de pays où l'on ait moins de mérite qu'ici à écouter la raison.

Les abords de Genève sont très-sauvages, très-propres à effaroucher des têtes françaises, et à plus forte raison des têtes femelles qui n'ont jamais vu que Marly et Saint-Germain. On ne s'attend guère à trouver au milieu de ces montagnes un vallon délicieux, arrosé par le plus beau lac de la nature, par un fleuve et plusieurs rivières ; orné de quantité de maisons de campagne dont chacune fait un tableau charmant. En deçà et au delà,

On ne voit que des monts glacés,
Ou bien des campagnes arides.

Ces peuples, au surplus, par les dieux protégés,
Tiennent d'eux des bienfaits moins brillants, plus solides
Que ceux dont on nous voit si vains.
Chez eux nul galant équipage,
Point de palais dorés, ni de superbes trains ;
Point de faste, point d'étalage.
La vertu fait leurs lois ; conduits par l'équité,
Par l'amour de la liberté,
Ils semblent animés d'une âme égale et pure ;
De leur cœur la naïveté
Et de leurs mœurs l'urbanité
Nous ramènent au temps de la simple nature.

Vous voyez, monsieur, qu'avec de tels hôtes on peut très-bien se tirer d'affaire. Quel pays que celui où le ridicule inspire plus de compassion que de bons mots! Un homme a-t-il fait une sottise, a-t-il été la dupe de sa crédulité, de son bon cœur ?

En France on se prendrait à rire,
A brocarder, à qui mieux mieux.
Du faible talent de médire
Le Génevois peu curieux

Le plaint, le console et désire
Qu'avec un cœur si généreux
Il soit désormais plus heureux.

Voilà, en général, comme ils sont tous. Vous en excepterez pourtant huit ou dix qui commencent à se corrompre, et que, je ne sais par quel caprice, j'ai choisis de préférence pour ma société. Je vous laisse en chercher la raison. Vous voyez, monsieur, par l'amphigouri que je vous adresse, que l'absence n'a rien diminué de ma confiance en vous. A votre tour rendez-moi raison de votre silence, et promettons-nous réciproquement, et pour la dixième fois, un peu plus d'exactitude dans notre commerce.

LE CADRAN

DE L'AMOUR,

CONTE.

A Genève. En 1758.

*Madame la présidente *** étant habillée en homme, avait perdu sa montre. Un de ses amis, qui a la vue très-basse, lui fit remarquer cette montre à la jarretière de sa culotte, où elle avait glissé sans que Madame *** s'en fût aperçue.*

Ah! que je plains le pauvre Moulineau!
Près de Thémire il languit, il soupire;
Le tout en vain : une mine, un sourire,
Tout lui échappe, et par un sort nouveau,
En éclairant son cœur, l'Amour de son flambeau
Frisa tellement sa paupière

Qu'il en fut aveuglé, si que ne voyant rien
Du doux accueil, du gracieux maintien
De sa brunette, il croit la belle altière,
Et pour le monde entier,
Au delà des soupirs il n ose rien tenter.

L'Amour, touché de son martyre,
Vient, dit-on, de douer Thémire
D'un cadran si mystérieux,
Qu'invisible à tous autres yeux,
A Moulineau seul il fera connaître
Les tendres sentiments
Et les doux mouvements
Qu'au cœur de Thémire il fait naître.
A son giron le cadran est placé
Par la main de l'Amour lui-même :
Pour le Berger, il lui est ordonné
De guetter le cadran aux pieds de ce qu'il aime.

LE PRÉSENT

INTÉRESSÉ.

En 1750.

Livrée aux tendres feux dont je brûle pour toi,
Je rêvais l'autre jour, dans le fond d'un bocage,
Aux moyens de fixer à jamais près de moi
Ton âme inconstante et volage,
Quand l'Amour m'apparut avec cet air vainqueur,
Ce sourire attrayant, cet empressement tendre;
Tel enfin qu'autrefois il s'offrit à mon cœur,
Quand tu le forças de se rendre.
« Reçois, dit-il, ces dons que je te fais;
Porte-les à ton infidèle,
Et bientôt des amants parfaits,
Il redeviendra le modèle.

Cette boussole ira retracer à ses yeux
Que tout amant a son pôle comme elle ;
Dès qu'il a pu toucher un cœur fidèle,
C'est vers lui seul qu'il doit tourner ses vœux.
Cette lanterne où brille une lumière pure,
Guidera ses pas égarés ;
Et dans l'urne seront serrés
Tous les secrets d'une tendre aventure. »

Ma main te remet le présent
Auquel l'Amour attache ta tendresse :
Ton cœur est-il assez reconnaissant
Pour effectuer sa promesse ?

L'INTRODUCTEUR

DE SAVOYE,

CONTE

Qui n'en est pas un.

A Genève. En 1758.

Non loin de notre voisinage
Est un certain original,
Obligeant à nul autre égal;
Officier savoyard, lourd et d'épais corsage...
Mais, pour trancher la vérité,
Égal en bêtise et bonté.
De présenter cet homme a la manie :
Pour en passer sa fantaisie,

Tous les matins il guette sur un pont
Les arrivants, tandis qu'à l'autre porte
De ses soldats la nombreuse cohorte
En fait autant. Honnêtes gens ou non,
Il les mène en cérémonie
A la prochaine hôtellerie,
Les régale, et, sans être instruit
De ce qu'ils font, les introduit
Chez les principaux de la ville ;
Si bien qu'un jour de ce printemps
Il rencontre au milieu des champs
Certain quidam à plus d'un tour habile
Qui le joint en disant qu'il vient de Tripoli,
Et qu'il a nom Pignatelli ;
Qu'il est comte, marquis... « Vite, allons chez Voltaire,
Répond notre officier ; venez, laissez-moi faire,
Nous serons bien reçus... Donnez votre paquet,
Et montez sans façon dans mon cabriolet. »
On peut juger du commentaire
Qui se fit pendant le trajet.
Ils arrivent : déjà, comptant sur son caquet,
Le Pignatel est sûr de plaire ;
Mais à sa mine atrabilaire,
A son maintien et plus à son propos,
On se regarde, on lui tourne le dos.
Notre introducteur se démène,
Et répète à perte d'haleine

Ses noms, surnoms, *et cætera*,
Disant que c'est à qui l'aura.
« Quoi ! lui dit la jeune Sophie,
Ce gros magot est un d'Egmont ?
C'est tout au plus, je vous le certifie,
Le cuisinier de sa maison. »

Pour abréger l'historiette,
Vous saurez qu'un jour sans trompette
Le fameux comte s'esquiva
Et l'introducteur planta là.
Oncques depuis n'en avait eu nouvelle.
Ce comte cependant lui tenait en cervelle ;
Il s'enquiert au premier venu.
Un passant fraîchement du coche descendu
Arrive tout exprès pour le tirer de peine :
« Cessez, dit-il ; votre recherche est vaine ;
Le pauvre comte, hélas ! avait été vendu ;
Pour ses méfaits il est pendu. »

LE RUBAN,

CONTE.

A Genève. En 1759.

Ne vous fiez aux mines des fillettes,
Aux rendez-vous, aux soupirs des coquettes ;
L'on vous enjôle, et vous perdez vos pas ;
Et puis après, on rit de votre cas.

Colette en habit du dimanche
Se promenait seulette au bois,
Fille proprette, à fin minois,
Cotillon court et gorge blanche...

Qui va rêvant, rêvant à rien,
Ne rêve pas lon gtemps, je le parierais bien ;
Et pour revenir à Colette,
J'aurais gagné : car le jeune Lycas
Bientôt la suivit pas à pas.
Croyez savoir pourquoi ? Amour veut que l'on guette,
Me direz-vous, ce fortuné moment
Où le cœur le plus fier... Non. Sans vous faire attendre,
Allons au fait, et sachez qu'un présent
Fut promis par la belle au berger le plus tendre,
Pour avoir, je ne sais comment,
Sauvé son chien... Ce chien était charmant ;
Reconnaissante était Colette,
Quoique d'humeur un peu coquette.

Vers le soir un ruban devait être donné
Par elle au berger fortuné.
Il était, je l'ai dit, si modeste et si tendre,
Tant mal appris, tant ingénu
Qu'à nulle autre faveur il n'eût osé prétendre.

Un chemin secret, inconnu,
Menait au bois ; le cœur plein d'espérance,
Lycas s'y rend. Venir,
Faire une révérence,
Puis deux, puis trois, puis s'arrêter, rougir,
Tremblant de peur et mourant de plaisir,

Tout cela ne fut qu'un. Cependant, la cruelle
Ne fit qu'en rire ; elle en devint plus belle
Et le berger plus amoureux.
Il la regarde, il s'assied auprès d'elle ;
Par son silence il croit marquer ses feux :
Mais si l'expérience
Manquait au jouvenceau, la belle en récompense
En savait long : un Amoureux transi,
Timide ou froid, et tel que celui-ci,
N'était le fait de la brunette.
Elle se lève, et de sa main blanchette
Déploie ce ruban vivement attendu ;
Le donne, fuit dans la route voisine,
Y joint Daphnis, et laisse confondu
L'infortuné Lycas, qui de cette mutine
Adore encor les perfides appas.
Daphnis se rit de l'embarras
D'un rival si peu redoutable.
Pour la brunette, elle fit un faux pas ;
Daphnis ne lui tendit une main secourable...
Quoi ! ne pas s'empresser ?... Le trait n'est charitable.
Que fit-il donc dans un tel cas ?
Il apprit à vivre à Lycas.

SUPPLÉMENT

LES ILLUSIONS.

En 1756.

« Que vous êtes belle! » disait Daphnis à Corisandre, qui, de son côté, regardait dans un ruisseau, pour contempler son amant sans rougir. « Ah! ma chère Corisandre! » ajouta-t-il... Ils restèrent muets après cette exclamation, et paraissaient plongés tous deux dans une profonde rêverie. Le jour était sur

son déclin. La nature en se préparant au silence semblait respecter leur ivresse ; le chant des oiseaux d'un bois voisin les en tira. Corisandre, appuyant sa tête sur le sein de son amant, sourit doucement à leur ramage ; ce sourire l'embellit encore, et acheva d'enflammer Daphnis ; et comme si elle n'eût point aperçu la beauté du lieu où ils étaient assis : « Vois-tu, lui dit-elle, ces prairies émaillées, ce ruisseau qui les arrose, ce troupeau qui bondit? entends-tu ce rossignol, ces fauvettes ? Daphnis, ils chantent notre amour. Oui, cher Daphnis, tout nous admire ou nous envie ; tout est ici pour nous. » Le berger, lui baisant la main avec transport, répondit par un soupir qui eût été suivi de bien d'autres, si le

pasteur Mélampe n'était venu les interrompre.

Mélampe n'avait pas vécu quarante ans; il possédait de nombreux troupeaux et une santé inaltérable; les dieux lui avaient tout donné, excepté le secret de jouir. L'ennui lui rendait les jours longs et le bonheur des autres importun; il aimait à en détruire partout les images.

« Pauvres enfants ! s'écria-t-il en abordant Corisandre et Daphnis : vous vous croyez heureux, tout vous enchante; que vous êtes à plaindre! Votre âge est celui de l'erreur; vous ignorez l'avenir qui vous attend... Daphnis sera infidèle, Corisandre cessera d'aimer. Le chagrin et la douleur succéderont aux illusions qui vous

abusent ; vous apprendrez à vos dépens qu'il ne faut compter sur rien. Après avoir fatigué la contrée par vos plaintes, après de longs et inutiles regrets, vous finirez par regarder l'amour comme une folie. Le bonheur fuit devant les hommes ; le plaisir et les passions sont le poison de la jeunesse. Mes enfants, ne vous livrez point aux trompeuses impressions de votre âge. Gardez-vous de vous croire heureux ; apprenez plutôt, dès votre aurore, à supporter les ennuis et la longue uniformité de la vie. »

Mélampe s'arrêta, et la bergère, comme si elle eût voulu écarter tout sinistre présage, s'efforça de rire. Pour Daphnis, dès que le pasteur eut dit que Corisandre cesserait de l'aimer, il

n'avait plus rien entendu. Mélampe jouissait de leur consternation. Corisandre s'en aperçut, et pour rassurer son berger : « Quelle erreur est la vôtre ! dit-elle à Mélampe ; ne savez-vous pas que Daphnis et moi nous nous sommes juré un amour éternel ? La fête du hameau est le jour qui nous unira pour jamais ; les bergers chantent mon amour, mes compagnes m'applaudissent ; toute la contrée est remplie de notre bonheur, la nature s'en embellit et le partage. »

La voix de Corisandre avait sur le cœur de Daphnis un pouvoir sans bornes : il sortit de sa rêverie, et le bon vieillard Philémon, qui, caché derrière un buisson, n'avait rien perdu de cet entretien, vint achever de le calmer. « Oui,

mes enfants, dit-il, vous êtes heureux. Conservez toujours cette douce illusion; il n'est point de bonheur sans elle. Les dieux ne nous ont pas donné la sagesse pour détruire nos passions, mais pour les régler. Que Mélampe est à plaindre, puisqu'il ne sait point jouir comme moi du spectacle de votre bonheur! »

Philémon était l'oracle du canton. Dès longtemps sa vertu, son sens, sa bonté, l'avaient rendu respectable. Sans l'approbation de Philémon, on ne plaisait point à sa bergère; il dirigeait le choix des nymphes; il était l'arbitre des talents et des succès. Corisandre se jeta dans ses bras; Daphnis rougit de s'être alarmé si légèrement. « Allez, dit-il à Mélampe, vous n'avez jamais été aimé de Corisandre; vivez content

dans votre erreur. Qu'elle est forte, grands dieux, puisque vous la voyez sans tomber à ses pieds ! Tous nos bergers l'adorent, son cœur me préfère ; elle n'aimera jamais que moi. » Un regard de la bergère confirma le discours de Daphnis ; Mélampe les quitta brusquement. On ne sait si ce fut de honte d'avoir été surpris par Philémon, ou de chagrin d'avoir vu le bonheur à l'épreuve de ses attaques.

PORTRAIT

DE MONSIEUR G***.

A Genève. En 1759.

Peindre son meilleur ami est le travail le plus délicieux et le moins aisé; mais lorsque la satisfaction l'emporte sur la difficulté, les obstacles disparaissent, et le courage répond du succès. C'est une réflexion qu'on devrait faire dans toutes les actions de sa vie, et d'après laquelle j'entreprends le portrait de M. G***.

Sa figure est agréable par un mélange de naïveté et de finesse. Sa physionomie est intéressante, sa contenance négligée et nonchalante. Ses gestes, son maintien et sa démarche annoncent la bonté, la modestie, la paresse et l'embarras.

Son âme est tendre, ferme, généreuse et élevée. Elle a précisément la dose de fierté qui fait qu'on se respecte sans humilier les autres. En morale et en philosophie, il a des principes sévères qu'il ne se permet point de modifier ni d'adoucir suivant les circonstances, mais dont il se relâche presque toujours lorsqu'il s'agit de juger les autres.

Il a l'esprit juste, pénétrant et profond. Il pense et s'exprime fortement,

mais sans correction ; aussi personne en parlant mal ne se fait mieux écouter. En matière de goût, nul n'a le tact plus fin, plus délicat, ni plus sûr. Il a un tour de plaisanterie qui lui est propre et qui ne sied qu'à lui.

Son caractère est un mélange de vérité, de douceur, de sauvagerie, de sensibilité, de réserve, de mélancolie et de gaieté. Il aime la solitude, et l'on voit que le goût pour la société ne lui est point naturel ; c'est un goût acquis par l'éducation et par l'habitude. Le commerce de ses amis ajoute à son bonheur, sans y être essentiel. A l'aspect de ce qui ne lui est pas familier, son premier mouvement est de s'éloigner ; ce n'est que la réflexion, la politesse et une sorte de facilité dans

le caractère qui le retiennent ; et comme il craint de manquer d'égards, il reste souvent avec les gens qui l'ennuient ou qu'il n'aime point : alors un silence profond et un air distrait ne tardent pas à s'emparer de lui.

Ce je ne sais quoi de solitaire et de renfermé, joint à beaucoup de paresse, rend en public son opinion souvent équivoque ; il ne prononce jamais contre son sentiment, mais il le laisse douteux. Il hait la dispute et la discussion ; il prétend qu'elles ne sont inventées que pour le salut des sots.

Il faut connaître M. G*** particulièrement pour sentir ce qu'il vaut, et il n'y a que ses amis qui soient en droit de l'apprécier, parce qu'il n'est lui qu'avec eux. Son air alors n'est plus le

même : la plaisanterie, la gaieté, la franchise, annoncent son contentement et succèdent à la contrainte et à la sauvagerie.

Ces démonstrations sont les seules qu'il faille attendre de son amitié dans le courant de la vie. Son âme naturellement renfermée, ou peut-être brisée par les chagrins qu'il a éprouvés, l'empêche d'être aussi communicatif qu'un caractère tel que le sien semblerait le promettre; il écoute ses amis et leur répond avec le plus grand intérêt, tant qu'ils ne lui parlent pas de lui : c'est le seul point sur lequel il soit en reste avec eux. C'est peut-être aussi le seul homme à qui il soit donné d'inspirer de la confiance sans en témoigner réciproquement ; mais il prouve à ses

amis, par sa sécurité à leur égard, que l'esprit de défiance n'entre pour rien dans la réserve qu'ils lui reprochent.

Incapable de feindre avec eux, il a l'art de leur présenter les plus dures vérités avec autant de douceur et de ménagement que de force. Personne n'est plus éclairé sur les intérêts des autres, ni ne les conseille mieux; il sait indiquer les meilleurs moyens, mais il ne sait point exécuter lui-même. Personne aussi n'a plus de finesse pour pénétrer les projets des autres, ni moins pour réussir dans les siens. Ce qu'il y a dans son caractère de solitaire et de sauvage ne s'accorde point avec l'aisance, la souplesse et la dextérité qu'il faut dans la conduite des affaires, et que donne le grand usage du monde.

D'après cette esquisse on peut conclure que M. G... n'est pas également aimable pour tout le monde. Qu'est-ce donc qu'un homme aimable? En attendant qu'on me le dise, je désire en rencontrer souvent d'aussi maussades que lui.

PORTRAIT

DE

MADAME LA PRÉSIDENTE

D'HOUDETOT

PORTRAIT

DE MADAME *** (*).

En 1755.

Dès ma plus tendre enfance j'ai vécu avec Mme ***, j'ai toujours eu du penchant pour elle; il n'y a cependant que deux ans que j'ai désiré véritablement de l'avoir pour amie. Je lui ai de tout temps reconnu de la franchise, de la bonne foi, de la douceur, une patience

(*) D'Houdetot.

et une discrétion à toute épreuve. Jamais de lendemain à craindre avec elle ; et son mérite à cet égard est d'autant plus grand, qu'elle est naturellement distraite, enfant et étourdie.

Elle a le cœur excellent. Je ne lui connais point de défaut qui puisse être un inconvénient dans la société la plus intime. Elle a l'esprit orné, une mémoire heureuse et un grand fonds de paresse. Jusqu'à vingt-deux ans elle a meublé sa tête indistinctement de choses frivoles et solides, sans ordre, sans arrangement ; ce qui vient, je crois, de son âge et de son étourderie.

Elle est née tendre et sensible. Elle est bonne et compatissante. Elle a l'imagination vive. Sa tête se prend ordinairement avant son cœur, mais il ne

la dément jamais, et une fois touchée pour un objet, aucun autre ne peut l'en distraire.

Elle était depuis six mois tout entière à une passion, quand je l'engageai, au mois de mai 1753, à venir avec moi à la campagne. Je me proposais d'avoir en elle une compagne aimable qui, occupée de sa passion, ne me gênerait point dans ma manière de vivre ; bientôt elle m'inspira une vraie amitié et l'intérêt le plus tendre ; je finis par avoir toute sa confiance, et, de mon côté, je n'eus plus de secret pour elle. J'exigeai cependant qu'elle ne confierait à son amant rien de ce qui me regardait, et je suis persuadée qu'elle m'a tenu parole. Elle est capable de lui cacher les secrets qui ne le concernent pas ;

elle sait même s'exposer à ses soupçons, plutôt que de manquer à la confiance qu'on lui a témoignée.

Cette campagne, jusqu'au moment du départ de Mme ***, me fut fort agréable. Cependant, plusieurs étourderies de sa part me faisaient de temps en temps penser avec chagrin que j'étais sa confidente. Des tics que je lui remarquais me donnaient quelquefois de l'humeur contre elle ; mais cette humeur ne se montrait guère que lorsque j'avais d'ailleurs quelque sujet de peine : alors, comme ses tics sont totalement opposés à mon caractère, ils me paraissaient insupportables. Tels sont, par exemple, de n'être jamais prête à l'heure convenue, d'attendre qu'on soit au dessert pour commencer son dîner,

de prendre successivement de chaque plat, sans manger d'aucun ; d'avoir toujours l'air désœuvré, surtout quand son amant est absent ; de laisser tout traîner ; d'oublier enfin sans cesse où elle est et ce qu'elle a à faire. Mais aussi voilà ses plus grands défauts.

Elle partit au mois de juin pour sa terre, où je fus la trouver au mois de septembre. Je la vis beaucoup moins sensible au plaisir de me voir que je ne m'en étais flattée. Son amant était resté à Paris. Elle m'en parla peu, et comme elle rabâche volontiers sur ce qui l'intéresse, je crus son goût diminué. Deux jours après, je la vis désolée de n'en point recevoir de nouvelles, et le lendemain elle fut aussi gaie qu'à son ordinaire. Cela me parut singulier, et

quoique mon amitié pour elle fût toujours la même, je me promis de n'avoir plus de part à une affaire qui commençait à tourner mal, et dans laquelle je me trouvais compromise contre mon goût et sans profit pour Mme ***. Je ne voyais pas non plus un retour bien vif du côté de son amant. Sa conduite dans quelques occasions m'avait paru légère; je hasardai une fois de lui en parler à l'insu de Mme ***, je ne fus pas contente de ses réponses; enfin je ne prévoyais que malheurs. Je revins à Paris, et, huit jours après, l'affaire éclata.

Le danger où se trouva Mme *** m'effraya au point que je tâchai alors de lui laisser entrevoir le jugement que je portais de la conduite de son amant; mais ce fut avec tous les ménagements

qu'exigeait sa sensibilité. Elle feignit de ne pas m'entendre, et je ne puis douter qu'elle ne m'ait su très-mauvais gré de ma franchise. Néanmoins, je tâchai encore pendant quelque temps de lui être utile en prévenant ses imprudences; mais ensuite les mêmes raisons que j'avais eues auparavant me déterminèrent à me retirer peu à peu de son commerce; je ne suivis plus ses affaires, et elle eut bientôt l'air de m'avoir tout à fait oubliée. Ce n'est pas qu'elle m'aimât moins; mais elle ne pouvait plus aimer auprès de moi. Comme je prends toujours le même intérêt à elle, je m'informe de temps en temps de sa situation. Elle a conservé son goût pour M. ***, et il m'a paru cet hiver, de part et d'autre, plus vif que jamais : la lon-

gue absence de son amant n'a, ce me semble, servi qu'à l'augmenter.

Il y a deux mois que, projetant de m'établir à la campagne de bonne heure, j'engageai Mme *** d'y venir, ne voyant plus d'inconvénient à me livrer au plaisir de la voir. L'absence de son amant m'exemptait du danger de les recevoir ensemble, et rien ne contrariait plus mon goût pour elle. Elle accepta ma proposition. Je recommençai à la voir plus souvent et avec plus de plaisir, la trouvant beaucoup moins dérangée et moins distraite.

Un de mes amis ayant fait une perte très-sensible, elle parut s'y intéresser vivement, quoiqu'elle le connût peu ; il reçut d'elle dans cette occasion des marques de la plus grande amitié.

Cela me parut simple, parce que je ne connais pas une créature plus intéressante que lui, ni une plus sensible qu'elle. Au bout de trois semaines, plusieurs avances qu'elle lui fit me persuadèrent qu'elle en avait la tête tournée. Cependant je ne remarquais point de changement en elle, et je soupçonnais qu'elle nourrissait ce goût sans le savoir. Mais j'ai été désabusée de cette idée par une remarque que j'ai faite depuis que nous sommes à la campagne, et qui tient à ce que j'ai dit de son caractère. Ses instances pour le voir sont d'une vivacité extrême, et dès qu'il est arrivé, le bonjour donné et rendu, elle n'en est plus occupée, et ignore presque qu'il y est.

Depuis un mois que nous sommes

ensemble, j'ai remarqué encore qu'elle s'est corrigée de ce désœuvrement qui me déplaisait si fort ; elle s'occupe ; elle met beaucoup plus d'ordre dans ses lectures et dans ses idées. Ses tics sont toujours les mêmes ; mais comme je n'ai point de chagrin actuellement, ils ne m'importunent pas. Je l'aime tendrement. La crainte de me trouver trop engagée quand son amant sera de retour peut seule m'empêcher de me livrer sans réserve à mon goût pour elle.

Je conclus qu'à tout prendre, il n'y a pas de femme qui vaille M^me^ *** (*). Elle a l'esprit et le cœur excellents. Sa tête pourra lui faire faire plus d'une

(*) D'Houdetot.

faute. Elle est légère, mais elle est constante. Elle est légère, en ce que le plaisir et la peine ne laissent guère de traces chez elle : tout s'efface avec autant de promptitude qu'elle sent vivement dans le premier instant. Elle est aussi essentielle en amitié que tendre en amour. Jamais elle n'a dit ni cru de mal de personne ; et quiconque entreprendra sa critique finira, comme moi, par son éloge.

FIN DES MOMENTS HEUREUX.

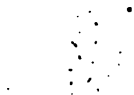


TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

DÉDICACE. — *A mon Bonnet* v

MES MOMENTS HEUREUX.

Mon Portrait. 1

Appréciation du caractère de Madame d'Épinay. — Son âge. — Son caractère paraît inconstant par suite de son éducation.

*Lettre à Mme la présidente de M****. . 9

Écueil qu'il y a à donner des conseils. — C'est une preuve d'estime d'en demander. — Position délicate, vous

Pages.

êtes placée entre votre belle-mère et votre mari. — Choix attentif à faire de vos connaissances. — Ne pas vous fier aux conseils que vous donnent les femmes. — Éviter la familiarité avec votre femme de chambre. — Tout en sacrifiant vos préférences à votre mari, voyez toujours votre mère. — L'Égalité d'humeur vous est nécessaire.

*Lettre à M**** 25

Sur le mariage. — Droits et devoirs. — Difficultés de vivre à Paris avec un revenu restreint. — Ne pas tenir sa position de sa femme. — Un homme délicat souffre pour sa femme de la médiocrité de son état. — En se mariant, que ce ne soit pas par déférence pour les parents.

Lettre à la gouvernante de ma fille. . . 35

Sur l'éducation des filles. — Avis sur l'éducation de sa fille. — Emploi et distribution de la journée. —

Pages.

Qu'elle apprenne plutôt par analyse et conversation que par mémoire. — Éviter les réprimandes et punitions, surtout devant le monde. — Lui montrer par son propre exemple à ne pas retomber dans les mêmes fautes. — Position difficile d'une gouvernante.

Fragment d'une lettre 50

Sur Paris. — Peinture de mœurs. — Portrait d'un petit-maître. — Gens de lettres.

Autre fragment. — Suite de la précédente. 57

Récit de deux scènes essuyées par Mme d'Épinay. — On pourrait les intituler *le Petit-maître bourgeois*. — Dialogue avec un petit-maître. — Il s'informe des personnes qu'elle voit. — Critique et réflexions à ce sujet. — Second dialogue avec le même. — Il lui

Pages.

fait une déclaration. — Étonnement qu'elle en éprouve.

Portrait de Lirette, ma chienne 74

LETTRES.

Lettre de M. de Gauffecourt 81

Sur la santé de Mme d'Épinay. — Avis sur le poëme de *la Religion naturelle*. — Quelques mots de Voltaire sur Grimm. — Sur le traité conclu, en 1759, entre la Prusse et l'Angleterre. — Rousseau a écrit à M. Tronchin. — Salut à tous.

Réponse à la lettre précédente 87

A propos de M. Tronchin. — Réponse aux saluts de la précédente lettre.

Lettre de M. Tronchin. 92

Il répond d'abord aux lettres précédemment reçues. — Théorie sur le bonheur.

Réponse à la lettre précédente 95

Opinion sur la théorie du bonheur. —

Pages.

Nos chagrins ne sont plus à nous, ils sont à nos amis. — Développements donnés à cette pensée.

Lettre de M. Tronchin. 102
Sur l'amitié. — Sur l'âme.

Réponse à la lettre précédente 109
Réponse aux sujets traités dans la précédente. — Marques de l'amitié que lui témoigne M. Tronchin. — Elle y est sensible.

Lettre à M. Tronchin 114
Plaisir qu'elle éprouve à lui écrire. — Elle le tient au courant de ses affaires.

Lettre à M. Tronchin 118
Sur le rétablissement de son fils. — Ne peut-elle pas appeler les dernières lettres de M. Tronchin l'*Itinéraire du bonheur*? — De la sensibilité. — Différence de l'éducation de Genève et de Paris.

Lettre à M. de Saint-Lambert 128
Vide que son absence fait à Épinay.

Pages.

— Emploi que l'on fait de la journée. — Noms des invités et salutations.

Lettre à M. de Saint-Lambert 134

M. Tronchin arrive de Genève. — On croit qu'il vient inoculer le duc de Chartres. — Sa fille vient d'arriver à Épinay. — De l'éducation qu'on doit donner aux femmes.

Lettre à M. de Saint-Lambert 142

Reproches sur le silence qu'il garde. — Mme d'Épinay dit qu'il est parti pour Minorque. — On le croit. — Colère d'une de ses invitées lorsque le contraire se découvre. — Elle le prie instamment de lui donner de ses nouvelles.

PIÈCES FUGITIVES.

Lettre à M. de Saint-Lambert. . . . 147

Elle excuse son silence. — Vers à ce sujet.

Pages.

*Lettre à M. D****. 149
Épître sur les plaisirs champêtres.

*Lettre de M. D**** 152
Sur l'amour.

*Réponse à M. D**** 157
Sur l'amour.

A Tyran le Blanc 163
Épître en vers.

*Lettre de M. de M****. 166
Regrets de ce que Mme d'Épinay soit à la campagne sans lui.

*Réponse à M. de M**** 171
Les plaisirs de la ville et de la campagne sont mis en parallèle.

Tout vient à point à qui sait attendre . 176
Conte en vers.

Lettre à M. de Saint-Lambert 180
Causes de son silence. — Description de la campagne de Genève. — Mœurs de Genève.

Pages.

Le Cadran de l'amour 186
Conte en vers.

Le Présent intéressé 188
Conte en vers.

L'Introducteur de Savoye 190
Conte qui n'en est pas un.

Le Ruban. 193
Conte en vers.

SUPPLÉMENT.

Les Illusions (Daphnis et Corisandre). . 199
Conte en prose.

*Portrait de M. G**** 206
Peindre son meilleur ami est le travail le plus délicieux...

Portrait de Mme d'Houdetot 215
Son caractère. — Son séjour à Épinay. — Elle y fait venir son amant. — Charme que Mme d'Épinay éprouve. — Elle se rend à la terre de

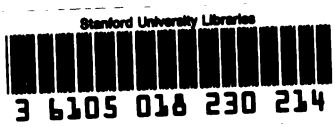
Pages.

Mme d'Houdetot. — Embarras que son amant cause à Mme d'Épinay. — Jugement sur le caractère de Mme d'Houdetot.

FIN DE LA TABLE DES MOMENTS HEUREUX.

JOUAUST
IMPRIMEUR
RUE S.t
HONORÉ
338

JOUAUST
IMPRIMEUR
RUE S.t
HONORÉ
338



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE